

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE  
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE  
SCIENTIFIQUE

Université Abou Bekr Belkaïd Tlemcen

Faculté des lettres et des langues

Département de Français

Master 2 : Langue et littérature française

Mémoire de master intitulé :

**L'implicite comme stratégie discursive dans le roman *Pierre Sang*  
*Papier ou Cendre de Maïssa Bey.***

Présenté le 16/05/ 2017 par :

Mr SARI Karim.

Sous la direction de :

Mme BRAHMI Fatima

Devant le jury composé de :

Présidente : Mme KACIMI Nassima.

Directrice de recherche : Mme BRAHMI Fatima

Examinatrice : Mme MEGNOUNIF Amaria

Année universitaire 2016-2017

*A ma famille,*

*Pour ses vifs encouragements.*

## ***Remerciements***

*Ma profonde reconnaissance est adressée à mon encadreur, Madame BRAHMI Fatima, pour sa précieuse assistance et ses lucides conseils, qui m'ont permis de baliser ce modeste travail.*

*Ma gratitude va, également, aux membres du jury qui ont pris le temps de lire ce mémoire.*

*Ce travail n'aurait pas vu le jour, sans l'apport indéfectible de tous mes enseignants, dont de je serai, à jamais, redevable.*

## **Note de lecture**

Nous faisons référence dans notre mémoire de fin d'étude à un corpus constitué par le roman *Pierre Sang Papier ou Cendre de Maïssa Bey*, édité chez Aube, en 2011, en format poche de 175 pages.

Nous nous contenterons, tout au long de ce travail, de ne citer que la page. La référence complète est donnée en bibliographie. Pour les autres publications, nous en donnerons la référence dans les notes de bas de page.

## Introduction

Portant un intérêt personnel à tout ce qui traite de l'Histoire des civilisations qu'a connue l'humanité et de celle de mon pays en particulier, et ayant la chance de reprendre les études de littérature en master, qui exigent un mémoire de fin de cycle, nous avons opté pour le choix d'un roman historique, du fait que ce dernier relate une fiction à partir de faits historiques.

Dans ce cadre, nous nous sommes souvenus du passage de l'auteure algérienne Maïssa Bey à l'Institut Français de Tlemcen. La conférence de cette écrivaine était relative à son roman *Pierre Sang Papier ou Cendre*, qui revisite la présence française en Algérie.

Ce texte est né sous le titre *Madame Lafrance*, suite à une commande établie par le metteur en scène français Jean-Marie Lejude, pour en faire une pièce théâtrale en 2008 (p2). L'auteure, à l'image d'autres intellectuels surtout issus des pays jadis colonisés<sup>1</sup>, a voulu faire de ce texte une réponse à la France officielle glorifiant sa période de colonisation<sup>2</sup>. Elle en a fait un roman dont l'intitulé est pris du poème de Paul Éluard écrit en 1942<sup>3</sup>, pendant l'occupation de la France par l'Allemagne nazie.

Ce poème relate le rêve de liberté d'un garçon français sous l'oppression perpétrée par les envahisseurs de son pays. Maïssa Bey reprend dans son écrit l'image d'un jeune enfant, mais cette fois-ci algérien, témoin des événements de son pays durant la colonisation française. En effet, l'enfant tente, en parfait témoin, de révéler les monstruosité du colonisateur en pénétrant le non-vu et le non-dit: « **Et c'est de là que l'enfant a pu tout voir, tout entendre** » (p33).

*Pierre Sang Papier ou Cendre*, que nous soumettons à l'analyse dans cette étude, traite des sujets très sensibles, relatant la résistance populaire algérienne face à l'occupation française et tous les drames qui en découlent, c'est un échantillon de la confrontation opposant le monde arabo-musulman à l'occident chrétien. En effet, les soldats français sont

---

<sup>1</sup>[https://fr.wikipedia.org/wiki/Loi\\_portant\\_reconnaissance\\_de\\_la\\_Nation\\_et\\_contribution\\_nationale\\_en\\_faveur\\_d es\\_Français\\_rapatriés](https://fr.wikipedia.org/wiki/Loi_portant_reconnaissance_de_la_Nation_et_contribution_nationale_en_faveur_des_Français_rapatriés), consulté le 25/01/2017.

<sup>2</sup>Les articles controversés de la loi française n° 2005-158 du 23 février 2005 : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Loi\\_portant\\_reconnaissance\\_de\\_la\\_Nation\\_et\\_contribution\\_nationale\\_en\\_faveur\\_d es\\_Français\\_rapatriés](https://fr.wikipedia.org/wiki/Loi_portant_reconnaissance_de_la_Nation_et_contribution_nationale_en_faveur_des_Français_rapatriés), et le discours du Président Sarkozy en 2007 : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Discours\\_de\\_Dakar](http://fr.wikipedia.org/wiki/Discours_de_Dakar), consultés le 25/01/2017.

<sup>3</sup>Paul Eluard *Liberté*, poème de - poetica.fr, consulté le 30/11/2016.

**« fidèles à leur devise, la devise des croisés, leurs glorieux aïeux: Honneur sur terre et félicité éternelle ». (p28)**

Des sujets qui ne sont pas seulement difficiles à traiter, mais qui font porter à l'auteure de grandes responsabilités. Écrire devient dans ces conditions synonyme du franchissement de la barrière de l'interdit. Avoir recours aux contenus implicites dans son discours littéraire, semblerait être un choix qui répond à une nécessité de dire les choses que d'autres ne veulent pas, n'osent pas ou ont peur d'exprimer.

De la lecture de cet ouvrage, qui constitue notre corpus large, s'est dégagée une problématique qui a suscité chez nous le désir d'amorcer une recherche :

Comment Maïssa Bey a-t-elle su approcher la réalité coloniale en Algérie et a-t-elle pu transmettre son message à travers des contenus implicites qui s'opposent, par leur statut problématique de non-dit, à tout discours explicite ou littéral?

Dans ce cadre, notre objectif est d'étudier l'implicite comme stratégie discursive utilisée par l'écrivaine afin de produire certaines ambiguïtés dans un but précis. Nous tenterons ainsi de lever le voile sur un discours présent dans ce roman.

Notre étude reposera sur trois chapitres:

Au premier chapitre, nous nous évertuerons à présenter l'Histoire d'Algérie vue par la littérature francophone à l'aube du 21<sup>ème</sup> siècle, l'œuvre *Pierre Sang Papier ou Cendre* et de son contexte de production, puis le recours à l'implicite par les écrivains algériens en général et Maïssa Bey, en particulier, et nous finirons ce chapitre par l'étude du paratexte de cette œuvre.

Au deuxième chapitre, nous essayerons de présenter l'implicite et ses différentes formes (comme : les inférences, les insinuations, les allusions, les connotations, les sous-entendus, les signes typographiques ou l'ironie) dans cette œuvre, en nous référant à des théories du discours qui nous semblent correspondre le mieux à notre étude.

Pour le troisième et dernier chapitre : Nous allons tenter d'analyser comment au niveau de l'énoncé, se présentent ces formes d'implicite pour mettre en valeur le discours de la contestation. En effet, nous essayerons de mettre en valeur, à partir d'extraits relevés dans le texte, le double discours, celui édicté par Madame Lafrance et celui reçu par l'enfant et compris par lui d'une manière différée. Donc, il sera question dans notre étude de la distance séparant le discours officiel développé par la France coloniale et sa réception par la population indigène, à travers le personnage de l'enfant sentinelle.

# Chapitre 1

## 1. L'Histoire d'Algérie vue par la littérature francophone à l'aube du 21<sup>ème</sup> siècle

Les auteurs algériens francophones s'abreuvant d'une Histoire complexe de leur pays, ont un imaginaire taraudé par des questions profondes qui se posent à leur société et à son contexte d'évolution. Ce questionnement, c'est le carburant qui alimente leurs créations.

Ils traitent des thèmes comme l'exil, l'identité, plus tard, le basculement dans la violence des années 1990<sup>4</sup>, puis écrivent sur la colonisation et de ses conséquences.

A titre d'illustration, citons l'exemple de Tahar Djaout, qui, à travers son roman *Les Vigiles*<sup>5</sup>, prôna très tôt, la vigilance face à la situation chaotique qui s'annonçait, à travers son personnage, Mahfoudh Lemdjajd, prévenant le risque « **d'être ramenés des siècles en arrière et de perdre des valeurs que des hommes ont édifiées aux prix du sang et de la sueur, comme la démocratie, l'égalité des sexes, la liberté individuelle, la liberté d'opinion, la liberté confessionnelle.** »<sup>6</sup>

En effet, les écrivains constituent un « **lieu privilégié, à la fois refuge et poste d'observation [...] qui transforme les êtres en vigiles** », pour reprendre les propos de Malika Mokeddem dans son roman, *N'zid*<sup>7</sup>.

Par ailleurs, ils traitent de l'identité et de la mémoire, à l'image de Nourredine Saadi dans *La Nuit des origines*<sup>8</sup>.

Aussi, Charles Bonn<sup>9</sup> se compte parmi les observateurs de la littérature algérienne de ce début du 21<sup>ème</sup> siècle, qui souligne l'omniprésence de la référentialité caractérisant les créations romanesques. Celles-ci concernent surtout les thématiques relatives aux différentes formes de violence et à la prise de conscience de soi.

La société algérienne connaît une évolution socio-politique depuis les évènements d'octobre 1988. Aussi, et face à l'insuffisance de l'information et d'explication par les officiels relative aux évènements ayant secoués le pays surtout lors de la guerre civile, les écrivains ont tenté de combler ce vide, en s'emparant de la réalité immédiate à bras le corps afin de la doter d'une portée historique.

---

<sup>4</sup>Cf. Abderrahmane Moussaoui, *De la violence en Algérie*, Arles/Alger, Actes sud/Barzakh, 2006.

<sup>5</sup>Tahar Djaout, *Les Vigiles*, Paris, Seuil, 1991.

<sup>6</sup>*Ibid.*, p. 67-68.

<sup>7</sup>Malika Mokeddem, *N'zid*, Paris, Seuil, 1999, p. 173.

<sup>8</sup>Nourredine Saadi, *La Nuit des origines*, La Tour d'Aigues/Alger, éditions de l'Aube/Barzakh, 2005.

<sup>9</sup>Charles Bonn, « Le retour du référent », *Algérie Littérature/Action*, n°7-8, 1998, p. 201-204.

En effet, les récits prennent leur essence à partir d'évènements réels; les auteurs se basent sur des faits attestés pour construire leur fiction. Dans ce cadre, Maïssa Bey met en relief dans son roman, *Au commencement était la mer*, les filles violées par l'intégrisme, tout en parlant de l'attentat de l'aéroport d'Alger ; dans *Le Chien d'Ulysse*, Salim Bachi rappelle la date fatidique du 29 juin 1992, correspondant à l'assassinat du président Mohamed Boudiaf ; dans *Les Amants désunis*, Anouar Benmalek revient sur les massacres à l'image de celui de Bentalha ; Noureddine Saadi qui dans *La Maison de lumière*, s'interroge sur les crimes commis sur les intellectuels, la force vive d'une nation, à savoir les journalistes<sup>10</sup>, les professeurs, médecins et les artistes.

C'est en s'appuyant sur les petites histoires prises du quotidien que les romanciers tissent l'Histoire événementielle de post-indépendance. Dans ce cas, l'écriture romanesque algérienne prend en charge l'évènement parce que, selon l'historienne Malika Rahal:

**[...] 1962 continue de “faire barrage” au savoir historien, et de ce point de vue, toute l'histoire du pays depuis l'indépendance demeure une terre inconnue. [Elle] est absente des départements d'histoire, et que cette absence n'est que très partiellement palliée par les autres disciplines (sciences politiques, droit, littérature, sociologie)<sup>11</sup>.**

Afin de combler ce manque, les romanciers scrutent le fait présent, comme matière première pour leurs écrits littéraires, en lui donnant une touche historique et la subjectivité liée à leur vécu. Le roman est le réceptacle qui recueille en son sein les collisions violentes et les mutations profondes qui tiraillent l'Algérie.

Dans ces œuvres, les personnages principaux, sont dotés d'un caractère qui se distingue de celui des autres personnages secondaires et qui tient lieu de repère identitaire ou idéologique selon la trajectoire voulue par l'écrivain, ce qui assure un travail romanesque d'immersion dans un présent névralgique.

Au-delà de la prise en considération de l'évènement, souvent à caractère violent, dans leur écrit, il y a un travail de fond en termes de réflexion qui se trouve dans les thématiques aussi variées que l'urbanité anarchique, l'individu en crise identitaire, le malaise socio-économique, l'indigence culturelle et la tentative de la mainmise théocratique.

En effet, l'une des problématiques principales traitées par les romans algériens demeure le risque de l'extrémisme idéologique à caractère politique.

---

<sup>10</sup> A l'image de l'assassinat de Tahar Djaout, Ismail Yefsah et tant d'autres.

<sup>11</sup> Malika Rahal, « 1962 continue à faire barrage au savoir historien », in *El Watan* du 14 décembre 2012.

Aussi, le contexte de crise mondiale en tous genres s'y prête, à la faveur des nouveaux enjeux énergétiques, géostratégiques et sécuritaires de ces dernières années. Cette pression influence la littérature orientée contre les forces obscurantistes et régressives de la mondialisation.

Car aujourd'hui la sphère arabo-musulmane est engouffrée dans des injonctions contradictoires<sup>12</sup> qui poussent l'écrivain à jouer pleinement son rôle face aux réalités dramatiques, à l'image de Salima Ghezali qui atteste dans *Les Amants de Shahrzade* que: « **Nos enfants meurent et tuent dans la terreur et la haine, hommes et femmes se prostituent de Bagdad à Alger, partout règne brutalité et imposture** »<sup>13</sup>.

C'est un environnement bouillonnant qui permet la profusion littéraire. Dans ce cadre, dans une lecture du récit de Habib Tengour, *Le Poisson de Moïse*, paru en 2001, Mourad Yelles signale que c'est «  **dans ce contexte de guerre des images et de manipulations médiatiques que se pose pour l'écrivain du Sud la question de l'écriture de l'Histoire, ...** »<sup>14</sup>. Il s'agit dans ce genre de travail, de tisser des liens entre la créativité et la littérature.

En ce début du 21<sup>ème</sup> siècle, les romans algériens ont une portée chroniqueuse pour décrire le vécu quotidien de la société. Ce rapport au réel a son impact sur l'écriture et sur la stratégie narrative qui le sous-tend.

Prolongement autobiographique et fictionnel des auteurs, les personnages participent à travers les romans à la découverte de soi et de la société.

Au-delà de l'urgence médiatique de parler du présent, le roman réévalue son rôle sans le champ culturel. Ainsi, la question de la modernité est au centre des conflits sociopolitiques, des collisions entre des valeurs et des anti-valeurs<sup>15</sup>. L'événement historique devient un événement de conscience puis littéraire, grâce à l'esprit créatif de l'écrivain, dans un contexte post-traumatique ; en témoignent les expériences littéraires originales des jeunes auteurs tels que Mustapha Benfodil, Chawki Amari, El Mahdi Acherchour, Mourad Djebel, Djamel Mati, Sarah Haider, Samir Toumi, Kaouther Adimi et Adlène Meddi<sup>16</sup>.

---

<sup>12</sup>Réalité préoccupante qui mobilise de nombreux auteurs à l'image de Jamel Eddine Bencheikh avec *Rose noire sans parfum* (Paris, Stock, 1998 ; Alger, Barzakh, 2009 ; Mohammed Dib, *L'Arbre à dire*, Paris, Albin Michel, 1988 ; ou encore Assia Djebar, *Ces Voix qui m'assiègent* (Paris, Albin Michel, 1999).

<sup>13</sup>Salima Ghezali, *Les Amants de Shahrzade*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1999, p. 13.

<sup>14</sup> Dans Mourad Yelles, « Écritures et représentations dans *Le Poisson de Moïse* », dans Mourad Yelles, *Habib Tengour: l'encre et la vague*, Paris, Karthala, 2003, p. 283-314

<sup>15</sup>Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, Paris, PUF, 1984.

<sup>16</sup>Voir une liste exhaustive des auteurs algériens dans le récent ouvrage d'Amina Bekkat, *Dictionnaire des écrivains algériens de langue française*, Alger, Chihab éditions, 2014.

En somme, c'est dans ce contexte tourmenté que se traite le passé algérien.

Pour l'historien Benjamin Stora, « **les phénomènes d'extrême violence se comprennent, d'abord, en les rapportant à l'histoire du pays. Avec, en séquence inaugurale de la nation algérienne moderne la conquête coloniale française, les années 1830-1871, accompagnée de multiples dépossessions** »<sup>17</sup> Ceci est consolidé par la remarque de Christiane Chaulet Achour relative à la production romanesque algérienne de ce tournant du siècle, qui dit :

**Les romanciers reviennent en profondeur sur l'Histoire plus ou moins distante. L'écrivain construit une œuvre de fiction qui prend ses racines dans le passé attesté, conservé dans différents documents, présents dans la mémoire collective [...] le désir de mémoire est au cœur de la volonté de mettre au jour le passé dans son rapport au présent**<sup>18</sup>.

Aussi, les écrivains utilisent les événements se déroulant actuellement dans une perspective historique par des actions d'immersion et de rétrospection voire d'introspection. Car le présent est souvent le fruit d'un passé dont la violence continue à se faire ressentir encore aujourd'hui. L'Histoire constitue un réservoir de données brutes pour les œuvres romanesques, cela est attesté par « **les sommations de l'Histoire** »<sup>19</sup> analysées par Charles Bonn ou encore « **la conscience historique** »<sup>20</sup> des romanciers algériens étudiée par Beïda Chikhi. L'Histoire demeure une pertinence littéraire. Pour les écrivains algériens, le recours à l'Histoire est appréhendé comme un prologue du présent.

Si la Guerre de libération nationale (1954-1962) continue à susciter un intérêt livresque certain, la période coloniale attire de plus en plus d'écrivains, à travers leurs récits dans les romans tels que *La Maison de lumière* de Nourredine Saadi ou *La Kahéna* de Salim Bachi, ou encore *Pierre sang papier ou cendre* de Maïssa Bey, objet de notre corpus.

Ce retour passe par la relecture critique des textes passés et le croisement des mémoires. Il s'agit d'apporter la vision algérienne sur la colonisation. Là, les auteurs traitent des périodes et des faits de manière à penser le phénomène colonial dans ses fondements<sup>21</sup>.

---

<sup>17</sup> Benjamin Stora, *La Guerre invisible. Algérie, années 90*, Paris, éd. Presses de SciencesPo, 2001, p. 36-37.

<sup>18</sup> Christiane Chaulet Achour, « Mosaïque Algérie. Romans algériens [1992-2002] », *Recherches Internationales*, n° 67-68, 1/2, 2003, p. 339-359.

<sup>19</sup> Thèse de Charles Bonn, *Le Roman algérien de langue française. Vers une communication littéraire décolonisée?*, Paris-Montréal, L'Harmattan, 1985. Voir notamment la partie « la sommation de l'Histoire ».

<sup>20</sup> Beïda Chikhi, *Littérature algérienne : désir d'histoire et d'esthétique*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 9.

<sup>21</sup> Lire à ce sujet l'ouvrage collectif, Catherine Coquio (dir.), *Retours du colonial?*, Paris, l'Atlante, 2008.

Ainsi, le sens de cet événement demeure inépuisé, en témoigne le succès du roman de Kamel Daoud, *Meursault, contre-enquête*.

La blessure coloniale traumatisante encore aujourd'hui, laisse libre court à l'imaginaire fertile des écrivains; tel Anouar Benmalek qui interroge *L'Enfant du peuple ancien*, concernant l'aventure coloniale à travers une histoire du 19<sup>ème</sup> siècle, portée par ses pulsions hégémoniques. Dans de nombreux romans, ce recours à l'Histoire revêt un aspect rétrospectif, qui interroge le violent contact du pays avec la modernité imposée et décrit, la célébration du centenaire de la présence Française en Algérie, dans le passage suivant par Salim Bachi<sup>22</sup> :

**Le règne touchait à sa fin, mais personne ne l'eût prédit alors, tant les fastes déployés pour commémorer le centenaire de la conquête de l'Algérie furent absurdement, voire comiquement hors de proportion, et même insultant pour la masse que l'on disait pacifiée et qui servit de foule anonyme exhibée devant les caméras des studios parisiens pour la couleur locale: pensez à ces grosses femmes voilées de blanc, à ces hommes enturbannés comme des sucettes, à ces mioches aux jambes squelettiques qui cherchaient désespérément à échapper au cadre du cameraman et que l'on présenta sur tous les écrans de la mère patrie comme les sous-hommes d'un empire tentaculaire dont le fleuron, le joyau à jamais conquis, fêtait les épousailles forcées.**

Les personnages de ces romans questionnent le passé et tracent des parcours où l'Histoire sert le roman, car ce dernier est l'un de ses rares exutoires. Par la réflexion et l'investigation, les écrivains comblent les trous manquants dans l'Histoire, qui reste difficile à connaître. En effet, les romanciers recréent un passé et réinventent les moments forts, en s'affranchissant des barrières des récits officiels.

Le recours à l'Histoire, en quête identitaire s'appuie surtout sur la mémoire, car « **la mémoire n'est pas seulement connaissance ou souvenir subjectif de ce qui a eu lieu, surgissement du passé dans le présent, elle est avant tout porteuse d'affirmation identitaire et de revendication de reconnaissance** »<sup>23</sup>.

Dans ce cadre, l'intervention des écrivains permet de percer la réalité présente, pour essayer d'éclaircir le passé. Les violences d'ordre institutionnel, économique et même

---

<sup>22</sup>S. Bachi, *La Kahéna*, Paris, Gallimard, 2003.

<sup>23</sup>Benjamin Stora, *Les Guerres sans fin*, Paris, Stock, 2008, p. 145-146.

culturelles, sont interprétées comme la conséquence de l'aventure impérialiste et coloniale française en Algérie<sup>24</sup>.

Afin de dépasser ce désordre subi, les romans algériens francophones tentent de transformer un passé douloureux en un futur plus clément, grâce à la réflexion et au questionnement. C'est le cap choisi par les romanciers dans une quête généalogique et introspective, à titre d'exemple citons, *La Maison de lumière* de Nourredine Saadi, où les personnages baignent dans des contradictions culturelles, à la lumière des ascendants asservis, dans un contexte de mondialisation où il n'y a pas de place pour les plus faibles, à travers l'esclavagisme<sup>25</sup>, la dépossession coloniale, l'émigration économique forcée : ce qui engendre une disparité criarde, une minorité de personnes qui possède la quasi-totalité de la richesse mondiale.

L'effort fourni par les romanciers ne sera pas vain s'il permet à la société de s'approprier la modernité au détriment des valeurs désuètes.<sup>26</sup> L'art de ces écrivains trouve sa plénitude dans la manière qu'ils ont à imaginer une issue pour les événements sombres qui nous ont secoués. Leur travail sera qualifié d'efficace s'ils continuent à fournir, à l'Algérie et dans une perspective plus large au Maghreb en général, la libre circulation des idées et de la culture, de quoi pérenniser l'humanisme maghrébin, défendu par Mohammed Arkoun<sup>27</sup>.

---

<sup>24</sup>L'expérience algérienne est révélatrice à plus d'un titre sur le plan historico-politique puisqu'elle est héritière du paradoxe colonial analyse Jacques Derrida: « Nous avons là plus d'un exemple, une série d'exemples en chaîne d'une possibilité auto-immunitaire de la démocratie : la colonisation et la décolonisation furent toutes deux des expériences auto-immunitaires au cours desquelles l'imposition violente d'une culture et d'une langue politique censées s'identifier avec un idéal politique gréco-européen (post-révolutionnaire, monarchie constitutionnelle au moment de la colonisation, puis république et démocratie française et ensuite algérienne) a produit elle-même exactement le contraire de la démocratie (l'Algérie française), puis a favorisé elle-même une guerre dite civile, en fait une guerre d'indépendance qui fut menée au nom même des idéaux politique allégués par la puissance coloniale ; puis le nouveau pouvoir a dû interrompre lui-même la démocratisation en cours, il a dû interrompre un processus électoral normal pour sauver la démocratie menacée par les ennemis jurés de la démocratie. Pour s'immuniser, pour se protéger contre l'agresseur, la démocratie secrétait donc ses ennemis des deux côtés du front et il ne lui restait de choix apparent qu'entre le meurtre et le suicide; mais le meurtre se transformait déjà en suicide qui se laissait, comme toujours, traduit en meurtre. » Cf. J. Derrida, *Voyous*, Paris, Galilée, 2003, p. 59.

<sup>25</sup>Carole Oudin-Bastide, *Calcul et Morale. Coûts de l'esclavage et valeurs de l'émancipation*, Albin Michel, 2015.

<sup>26</sup>Selon l'anthropologue Nadir Marouf, en préface de l'essai de Mourad Yelles, *Les fantômes de l'Identité*, Alger, Anep, 2004.

<sup>27</sup>Mohammed Arkoun, *Humanisme et islam. Combats et propositions*, Paris, Vrin, 2005.

## 2. Présentation de l'œuvre *Pierre, Sang, Papier Ou Cendre* et de son contexte de production

En février 2005, après plus de quarante ans de l'indépendance de l'Algérie, au pays des droits de l'homme, le parlement français promulgue la loi n° 2005-158 du 23 février 2005, portant sur la « **Reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés** ». Cette loi a été très contestée car elle vante les bienfaits du colonialisme : « **Les programmes scolaires reconnaissent en particulier le rôle positif de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord et accordent à l'histoire et aux sacrifices des combattants de l'armée française issus de ces territoires la place éminente à laquelle ils ont droit** » (article 4, alinéa 2)<sup>28</sup>.

Deux années plus tard, lors de son passage à Dakar capitale du Sénégal et ancienne colonie française, Nicolas Sarkozy alors ministre de l'intérieur<sup>29</sup> déclare dans un discours condescendant à relent raciste « **...que le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'Histoire...** ». Cet homme, lui-même issu de l'immigration, dignitaire d'un Etat, dont la devise est, Liberté, Egalité et Fraternité, dont le slogan est repris à la (p58), prôna la différence des races et la supériorité de l'homme « blanc » européen sur l'africain « nègre » ou « basané ».

La position de l'Etat français envers le colonialisme a suscité de vives réactions chez les intellectuels, aussi bien en France que dans ses anciennes colonies. Ce qui a donné naissance à plusieurs écrits<sup>30</sup>.

Dans ce contexte, Maïssa Bey, écrivaine algérienne d'expression française et issue d'une famille révolutionnaire, s'est sentie le devoir de réagir face à ces propos inacceptables.

Elle est revenue sur cette réalité coloniale, en décrivant le quotidien des algériens sous le joug du colon français; ce qui a donné naissance à son roman *Pierre Sang Papier ou Cendre*.

L'écrivaine Maïssa Bey parle dans son roman *Pierre Sang Papier ou cendre* de quelques phases essentielles de l'histoire d'Algérie colonisée, qui demeurent gravées dans la

---

<sup>28</sup><https://fr.wikipedia.org/wiki/Loi portant reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés>, consulté le 25/01/2017.

<sup>29</sup>[http://fr.wikipedia.org/wiki/Discours\\_de\\_Dakar](http://fr.wikipedia.org/wiki/Discours_de_Dakar), consultés le 25/01/2017.

<sup>30</sup><https://fr.wikipedia.org/wiki/Loi portant reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés>, consulté le 25/01/2017.

mémoire algérienne. C'est un ouvrage qui commence par le débarquement de la flotte française à Sidi Fredj le 14 juin 1830 et se termine par le départ des pieds-noirs en 1962.

Dans ce roman nous avons la personnification du colonisateur par Madame Lafrance, dont le discours officiel s'oppose au regard de l'enfant sentinelle.

Il semblerait que cette dernière se glisse derrière le personnage de cet enfant, dont le regard décrit le vécu de son peuple asservi.

Maïssa Bey s'inspire de sa vie de fille d'un moudjahid, et elle restitue avec précision son contexte, par le décor qu'elle emploie et par les personnages utilisés. L'Histoire, telle qu'elle est montrée, n'est pas seulement faite par les grands, mais aussi par les masses populaires. Le personnage principal, le personnage algérien « l'enfant », sentinelle de la mémoire, est un membre du peuple algérien, et un des habitants autochtones, ayant fréquenté et l'école coloniale et l'école coranique, et qui voit ce qui se passe dans son pays natal, l'Algérie. L'auteure évoque certaines personnalités réelles et en même temps historiques tels que L'Emir Abdelkader, De Gaulle, ou bien littéraires tel qu'Albert Camus.

### **3. Les écrivains algériens et l'implicite**

Le roman algérien d'expression française trouve, souvent, son essence dans les rapports conflictuels et passionnels entretenus entre l'Algérie indépendante et la France, l'ancienne puissance coloniale.

Si la Tunisie et le Maroc n'ont été que des protectorats à compter, respectivement de 1881 et 1912, l'Algérie fut pour sa part, la première proie à être engrangée au tableau de chasse de la France, dès 1830. Désormais, elle ne sera plus considérée que comme une composante de trois préfectures françaises.

C'est pourquoi, cette littérature algérienne, n'a jamais cessé de privilégier des thèmes liés à la colonisation et à la guerre de libération, d'autant plus que le traumatisme subi par les algériens continue implicitement à tarauder leur mémoire collective. De ce fait, l'Histoire retraçant ce passé douloureux, reste problématique.

Rétrospectivement, l'utilisation de la langue française, comme moyen de communication littéraire en Algérie, est le fruit de l'effort assimilationniste prôné par l'envahisseur. Il s'agissait officiellement de « civiliser » l'indigène, l'arabe et le berbère. La réalité sous-entendue était de les aliéner pour mieux les spolier.

Pour faire barrage à ce projet, ou du moins tenter de lui résister, il y a l'émergence de la question identitaire dans la littérature indigène. Le discours inhérent à cette littérature s'inscrit dans une relation de contestation par rapport à l'idéologie coloniale. C'est un discours de révolte pour l'affirmation de soi, de l'identité algérienne dans ses dimensions culturelle et religieuse.

Au plan de la forme esthétique, l'écriture à forte domination romanesque, s'inspire des œuvres majeures de la littérature française. Au plan fond de la pensée, la littérature avait une portée de lutte et d'idées parfois implicites d'indépendance et d'émancipation vis-à-vis de la métropole, selon la conjoncture du moment permettant une liberté d'expression plus ou moins avérée. Parmi les plus illustres représentants de cette époque, il y a Mohammed Dib et Kateb Yacine. Pour se libérer de la sensibilité se référant à l'opresseur, cette génération puisera dans l'imaginaire de leurs congénères, issu de la mémoire collective du terroir.

Après l'indépendance, les auteurs algériens ont d'autres préoccupations liées à la reconstruction du pays après une nuit coloniale qui a duré 132 ans. Là, l'enjeu est de reprendre les interrogations du peuple pris dans les soubresauts de l'Histoire. La littérature algérienne est sensible aux transformations vécues par le peuple, du socialisme jusqu'au capitalisme, en passant par la doctrine religieuse.

Cette réalité sociale comme source d'inspiration, fait naître une écriture de questionnement permanent, où le discours implicite trouve toute sa place, permettant une plus grande liberté de dénonciation des abus tant institutionnels que patriarcaux. Parmi les auteurs, nous citons : Rachid Boudjedra, Rachid Mimouni, Tahar Djaout, Assia Djebar, Malika Mokadem, Maissa Bey, Yasmina Khadra et Kamel Daoud.

Comme nous venons de le voir, l'écriture dépend de l'Histoire du pays, mais aussi de l'histoire littéraire et chaque génération d'écrivains apporte avec elle ses idées et ses idéaux. Nous retrouvons ainsi la récurrence de certains thèmes qui se retrouvent dans les fictions, tels que la question identitaire, la condition féminine, la mémoire collective, les écrits critiques sur l'Histoire.

Par ailleurs, la littérature de l'urgence née de la décennie noire, a tenté de décrire la tragédie nationale humaine, voire idéologique. Face à une situation chaotique, l'intellectuel ne pouvait se résoudre au mutisme, même, s'il le fallait, au prix de sa vie. Cette littérature est un devoir de mémoire contre l'oubli.

L'écrivain algérien d'aujourd'hui s'inscrit, même de manière détournée ou sous-entendue, dans une attitude de contestation et même de colère vis-à-vis de son environnement. Sa création émane de son adaptation à sa société et à son époque. Il n'a plus le même rapport à la langue française de contestation anticoloniale. Cette étape dépassée, il ne se consacre plus qu'à la création en tant que telle, d'autant plus que toutes les sensibilités à travers les langues ont droit de cité, comme celle de l'arabe classique, le berbère et même le dialecte parlé.

Nous proposons de mieux cerner la stratégie d'écriture de l'auteure de notre corpus d'étude, Maïssa Bey et son rapport souvent ténu avec l'implicite. Maïssa Bey, de son vrai nom Samia Benameur, le choix du pseudonyme est fort probablement lié à un souci de se protéger des dangers que pouvaient susciter ses écrits durant la période du terrorisme; parce qu'elle avait besoin d'une double protection, d'abord en tant que femme et ensuite en tant qu'écrivaine.

A travers ses écrits, son témoignage porte à notre connaissance sa révolte et ses blessures tant personnelles que celles de sa société. Elle se fait la porte parole de toutes les victimes anonymes.

C'est à travers ses romans dont *Entendez-vous dans les montagnes* et *Nouvelles d'Algérie* que l'auteure s'est attelée à écrire sur la barbarie de la colonisation, de la guerre d'Algérie et la violence du terrorisme. Son discours de contestation met en lumière les non dits de l'Histoire officielle des deux côtés de la méditerranée.

Dès la première nouvelle intitulée *le cri*, l'auteure hurle sa rage sur la tragédie nationale durant la décennie noire. C'est dans ce contexte là, qu'elle s'est lancée dans l'écriture, peut-être afin de se libérer d'une mémoire douloureuse, d'abord la sienne, puisqu'elle a perdu très jeune son père, durant la révolution nationale, et ensuite celle de sa patrie. Elle citera dans ses nouvelles, les vies brisées, les scènes d'horreurs, les viols et les silences qui les enveloppent. Cette femme écrivaine va privilégier la défense de la condition féminine contre les humiliations et les oppressions endurées.

Dans *Nouvelles d'Algérie*, ses personnages endurent la violence de leur environnement social rétrograde et des traditions ancestrales dépassées ; l'agressivité, la souffrance et l'angoisse en sont leurs pains quotidiens.

En somme, Maïssa Bey dénonce par la fiction l'horreur et le traumatisme de la guerre de libération nationale. Ce traumatisme est souvent présent dans ses romans. De là, la distance

séparant le discours historique et le récit de fiction reste mince, probablement, dans un souci de donner un sens à un passé dramatique, apparemment longtemps refoulé.

Dans *Au commencement était la mer*, il est question des années sombres du terrorisme, qui ont tué le rêve d'émancipation de toute une jeunesse. Aussi, il y est question de la solitude des femmes. Quant à *Entendez-vous dans les montagnes*, l'auteure dévoile les douleurs cachées et la détresse non toujours dite de ses personnages. Ici, il est fait allusion à l'arrestation puis l'exécution de son père par l'armée française. C'est un témoignage autobiographique/autofictionnel émouvant pour tenter éventuellement, à travers une narratrice interposée, d'en faire le deuil. Aussi, dans *Pierre Sang Papier ou Cendre*, l'auteure utilise la fiction pour combler les trous de l'Histoire.

Enfin, ce ne serait que par l'écriture, en utilisant la langue du colonisateur, que cette écrivaine pourrait finir par exorciser la douleur qui sommeille en elle.

#### **4. L'implicite à travers le paratexte**

A travers le paratexte, nous pouvons prétendre à une analyse plus approfondie de l'œuvre. L'étude des éléments du paratexte, nous montre que le fonctionnement implicite constitue pour nous en tant que lecteur un code de lecture. Ce qui attire en premier lieu un lecteur potentiel, c'est la couverture d'un livre. C'est à travers les éléments périphériques au texte, proprement dit que ce lecteur orientera son choix de lire ou pas une œuvre plutôt qu'une autre. Pour se faire, le consommateur tentera de décoder les indices apparents externes du texte, qui se présentent immédiatement à lui ; entre autres, nous pouvons citer les couleurs, les illustrations et le style typographique.

Pour ce livre notons la couleur générale de la couverture qui est ocre, allusion probable au sang versé durant la colonisation.

##### **4.1. La première de couverture**

Nous observons sur de nombreux bateaux stationnés dans une rade, représentant implicitement le lieu du débarquement de Sidi Fredj, à l'aube de la conquête française, où « **des bateaux sont là, tout proches, et toujours immobiles.** » (p11)

En se basant sur les nuances des couleurs, nous nous rendons comptes, qu'elles ne sont certainement pas prises par hasard et qu'elles doivent être choisies en harmonie avec le thème

traité. En effet, la couleur sombre parsemée d'éclaircie de la photographie choisie, semble certainement faire allusion à la fin de la nuit et au commencement du jour, heure propice pour l'attaque de l'armada française, pendant que la ville blanche dormait. Cette couleur semble porter à notre connaissance un symbole psychologique qui sous-entendrait l'imminence de l'agression coloniale.

En outre, il y a la présence du nom de l'auteure qui surplomb la photographie, en gros caractère blanc. Le titre est inscrit en dessous du cliché dans des caractères plus petits, de couleur blanche.

## 4.2. L'incipit

*Pierre Sang Papier et Cendre* est un roman dont la résonance poétique est avérée. En effet, dès la première scène décrite du roman, un décor empli de suspens et de sous-entendus, digne du célèbre cinéaste britannique Alfred Hitchcock, nous est gratifié :

**Sur le ciel encore livide, d'étranges silhouettes sombres se profilent au loin – à fleur d'eau, à fleur de jour. Étranges silhouettes que ces bateaux immobiles aux flancs doucement battus par les flots! On dirait une muraille, une enceinte fortifiée, hérissée d'innombrables piques. Ou peut-être une improbable forêt de pins surgie des profondeurs marines.** (p9)

Les crispations et autres angoisses de l'enfant, dès qu'il aperçoit les étranges silhouettes, nous sont communiquées. S'agit-il d'un rêve fantasmé ou d'une réalité palpable ? S'attend-il à ce que ces étranges créatures puissent bouleverser le cours de l'Histoire de son pays ?

L'auteure use de figures de style et surtout de métaphores, pour raconter son histoire à la manière d'un conte. « **L'enfant est debout sur un promontoire** » (p9). Le roman commence par cette phrase, où l'enfant regarde la mer pendant que « **la ville blanche** » (p 11), allusion à la ville d'Alger, tarde à se réveiller.

Il attend que se dissipe « **le mirage** » (p 11), allusion peut-être à la brume matinale, pour vérifier si derrière le calme apparent de la mer, ne se cacherait une nuée de bateaux prêts à déferler sur sa ville.

Aussi, Maïssa Bey décrit avec minutie les événements, c'est le cas lorsqu'elle cite, en plus de la date grégorienne, la date hégirienne, moins connue, du débarquement français à Sidi Fredj indiquant le début de la colonisation, dans le passage suivant : « **vingt-deux Dhou el-Hidja de l'année mille deux cent quarante-cinq** » (p 11). Cette rigueur, ne serait pas

fortuite ; ce serait pour indiquer implicitement que les algériens, avant l'arrivée des français, avait leur propre calendrier.

#### 4.3.Le titre

Maïssa Bey récupère le titre de son roman *Pierre Sang Papier et Cendre* d'un vers du poème *liberté* écrit par le poète français Paul Eluard; pour décrire un environnement de domination de son pays et de tyrannie infligée par la France coloniale, elle-même, ironie de l'histoire, victime de l'Allemagne nazie.

En utilisant ce même titre, l'auteure algérienne semble railler le statut à la fois de bourreau et de victime de madame LaFrance.

#### 4.4.Dédicace

« **A ma sœur, Anissa, qui saura pourquoi.** »(p 5) Il semble que Maïssa Bey fasse allusion à l'histoire commune des deux sœurs, dont la tragédie a probablement culminé lors de la disparition du père, inférant indéniablement un manque affectif aux deux sœurs.

#### 4.5.Epigraphes

Le troisième couplet de l'hymne français « la Marseillaise » (p 7): « **Quoi ! Des cohortes étrangères Feraient la loi dans nos foyers ![...]Grand Dieu !... Par des mains enchaînées Nos fronts sous le joug se ploieraient !** » : ce choix paraît délibéré de l'auteure pour marquer, elle aussi son étonnement, voire son indignation de se soumettre à des troupes étrangères.

Celle de Victor Hugo dans sa pièce de théâtre *Ruy Blas* (p 7): « **De vos bienfaits je n'aurai nulle envie, tant que je trouverai, vivant ma libre vie, aux fontaines de l'eau, dans mes champs le grand air.** »: ici, il est question de ce qui est essentiel dans la vie : la liberté, incarnée par la vie champêtre à travers l'abondance de l'eau et le grand air. Cette liberté est un trésor inestimable pour tous les êtres humains. Le choix de Maïssa Bey de ce passage sous-entendrait que cette liberté ne doit pas être l'apanage d'un peuple au détriment d'un autre.

En somme, en choisissant ces extraits l'auteure semble mettre implicitement en lumière une des contradictions de la France coloniale.

Enfin, un paragraphe indiquant la raison même de cette création littéraire, qui est née d'une commande du metteur en scène de Jean-Marie Lejeude, qui en fera l'adaptation théâtrale en 2008, sous le titre *madame Lafrance* (p 2).

#### **4.6. Quatrième de couverture**

Dans cette page, il est question de haut en bas, de deux citations, rendant un vibrant hommage à l'auteure, de la part des journalistes Pierre Daum et Sophie Deltin, concernant sa belle qualité d'écriture. En effet, ils louent la beauté esthétique du texte, ainsi que l'importance du sujet auquel l'auteure s'est intéressée, en l'occurrence, une période de l'Histoire de son pays dont l'impact sur l'actualité d'aujourd'hui continue de résonner.

S'en suit, en dessous, le nom de l'écrivaine qui est repris, ainsi que son lieu de résidence de Sidi Bel Abbas, et son occupation, à savoir, l'écriture, et enfin, nous notons le prix du livre ainsi que son code barre commercial.

## **Chapitre 2**

Le dictionnaire de la langue française *Le Nouveau Petit Robert* définit l'implicite en ces termes : « **qui est virtuellement contenu dans une proposition, un fait sans être formellement exprimé, et peut en être tiré par déduction** »<sup>31</sup>. Le discours peut-être empli d'un contenu que le récepteur arrive à cerner par déduction sans pouvoir attester de façon explicite son existence.

Le linguiste Dominique Maingueneau éclaircit le concept de l'implicite et atteste qu' : « **on peut tirer d'un énoncé des contenus qui ne constituent pas en principe l'objet véritable de l'énonciation mais qui apparaissent à travers les contenus explicites. C'est le domaine de l'implicite** »<sup>32</sup>.

L'implicite n'est pas le sens apparent du discours. Cependant, il permet d'éclairer, grâce aux données qu'il suggère, le sens explicite. Les sous-entendus, les présupposés et les connotations, entre autres, aident à le décrypter.

L'interprétation mentale du récepteur permet de deviner les informations implicites qui peuvent-être validées ou réfutées par l'énonciateur. Aussi, citer l'implicite, équivaut à dire d'une manière détournée, de manière à éviter d'endosser la responsabilité d'exprimer, par exemple un tabou. Ici, l'encodeur communique ses pensées ou ses sentiments sans le manifester clairement.

Oswald Ducrot parle de l'implicite intentionnel en indiquant qu' : « **il ne s'agit pas seulement de faire croire, il s'agit de dire, sans avoir dit** »<sup>33</sup>. Dans ce cas, l'énonciateur s'exprime de cette manière pour attirer son interlocuteur vers les déductions qui l'intéressent. Ce linguiste souligne que cet implicite « **repose sur une sorte de ruse du locuteur** »<sup>34</sup>. Cet implicite permet au locuteur « **de susciter certaines opinions chez le destinataire sans prendre le risque de les formuler lui - même** »<sup>35</sup>.

Le passage par l'implicite permet d'atténuer la force d'agression d'une information en déchargeant partiellement l'énonciateur de l'avoir dite. Et là, le message implicite intentionnel est actionné alors que l'interlocuteur ne réalise pas la profondeur des propos du locuteur qui préfère éviter d'assumer la responsabilité d'avoir dit. Il permet aussi

---

<sup>31</sup> Josette Rey Debove et Alain Rey, *Le nouveau petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* Paris : Le Robert, 2006, p.1287.

<sup>32</sup> Maingueneau, Dominique, *Les termes clés de l'analyse du discours*, Paris : Éditions du Seuil, coll. «mémo : Lettres », 1996, p.47.

<sup>33</sup> Ducrot, Oswald, *Dire et ne pas dire : principes de sémantique linguistique*, Paris : Hermann, coll. «Savoir », 1972, p.15.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p.14.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p.15.

d'éviter les redondances ennuyantes qui jonchent l'univers de la communication. Dans ce cadre, l'interlocuteur doit baigner dans la même culture, le même contexte situationnel que l'énonciateur, les mêmes codes sociaux afin de décrypter l'implicite.

Maïssa Bey se sert de l'implicite dans ses écrits, cela lui permet d'établir une stratégie discursive afin de retenir l'attention du lecteur qui par le biais de sa gymnastique mentale, lui permet de décoder le propos latent. Le dispositif chez cette auteure entretient une relation de course poursuite entre le locuteur et le lecteur où le premier cherche habilement à coder l'information que le second doit être apte à déchiffrer.

Au cours de ce chapitre, nous rechercherons l'implicite à travers les différentes formes qu'il peut prendre. Donc notre étude consistera à essayer de définir les notions de présupposés, de sous-entendus, de connotations, d'allusions, d'insinuations, d'inférences, de signes typographiques et d'ironie, afin de mieux cerner l'implicite, tout en présentant des exemples de *Pierre Sang Papier ou Cendre*. Cela permettrait de décoder l'intention de Maïssa Bey d'utiliser cet outil.

## 1. Les présupposés

C'est une information implicite qui se déduit d'un mot ou de plusieurs mots présents dans l'énoncé. Quand l'auteure dit qu' « **Une sourde menace semble planer sur les lieux** » (p10) : cet énoncé présuppose que la quiétude régnait avant l'arrivée des français. Ou encore « ... **C'est cela, leur nouvelle Amérique ?** » (p16). Ici, l'apparence des propos tenus par Madame Lafrance, concernant la découverte d'un nouveau territoire, viseraient à masquer des arrières-pensées de domination peu flatteuses. En effet, ceci présuppose que la conviction de madame Lafrance est de conquérir un territoire vierge, habité par des « **hordes barbares à demi nues** » (p 16).

Selon Catherine Kerbrat-Orecchioni, les présupposés sont « **toutes les informations qui sans être ouvertement posées, sont cependant automatiquement entraînées par la formulation de l'énoncé, dans lequel elles se trouvent intrinsèquement inscrites, quelle que soit la spécificité du cadre énonciatif** »<sup>36</sup>.

Durant une communication, les données qui émanent du locuteur peuvent porter en elles les présupposés. Cers derniers fournissent de nouvelles informations au récepteur.

---

<sup>36</sup> Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *L'implicite, op.cit.*, p.25.

En effet, un énoncé porte en lui des présupposés favorisant l'enrichissement de l'arrière-pensée de l'auditeur par de nouvelles idées.

Prenons l'exemple suivant : « **L'Afrique enfin est rendue à l'homme.** » (p 67). Le présupposé du colonisateur concernant cet énoncé indique qu'avant la colonisation, l'Afrique était peuplé d'un genre inhumain voire sauvage.

Il est possible que les présupposés relèvent d'une information déjà connue du récepteur, grâce à ses connaissances encyclopédiques. Dans ce cas, ils n'ont pas un caractère informatif, qui lui aurait apporté nouvelle idée. Par la présupposition, l'énoncé doit être porteur de vérité de la part du locuteur. Catherine Kerbrat-Orecchioni atteste à ce propos que le : « **présupposé : c'est une unité de contenu qui doit nécessairement être vraie pour que l'énoncé qui le contient puisse se voir attribuer une valeur de vérité** »<sup>37</sup>.

Mais cette notion de vérité est différemment perçue par les personnes selon les principes, les convictions et la culture de chacun.

Par ailleurs, le présupposé revêt un signifié antérieur à celui du posé. Aussi, nous retrouvons l'univers présuppositionnel dans la structure composant l'énoncé, que ce soit sur le plan lexical ou syntaxique. Cela permet de dire que les présupposés sont portés par le discours contrairement aux sous-entendus qui existent grâce au contexte de production de ce discours. Cette assertion est confirmée par Dominique Maingueneau qui atteste que « **l'autre grand type de contenu implicite, les présupposés, est inscrit dans la structure de l'énoncé, indépendamment de ses contextes d'emploi** »<sup>38</sup>.

## 2. Les sous-entendus

Il se distingue du présupposé en ce qu'il ne se déduit pas de l'énoncé lui-même, mais de la situation d'énonciation. Il décharge le locuteur de toute responsabilité de l'avoir dit, car il peut le réfuter sans grand risque surtout que le récepteur n'a aucune possibilité de l'attester.

Le sous-entendu peut revêtir plusieurs formes, telles que les inférences, l'insinuation, l'allusion et l'ironie dont Maïssa Bey en fait un grand usage dans son œuvre *Pierre Sang Papier ou Cendre*.

---

<sup>37</sup> Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *L'implicite, op. cit.*, p.27.

<sup>38</sup> Maingueneau, Dominique, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris : Nathan, coll. « Lettres supérieures », 2001, p.79.

Le sous-entendu n'est pas perceptible et est souvent actionné volontairement par le locuteur. Ce dernier joue à un jeu de devinettes que l'interlocuteur essayera tant bien que mal à décoder. Le décryptage par le récepteur reposera sur sa capacité de raisonner pour aboutir à des déductions en se basant sur l'acte de l'énonciation que sur le contenu de l'énoncé.

Dans l'énoncé : «**Je vous ai compris !**» (p 154) ; selon son contexte situationnel et son énonciation, il sous-entend un désir de conforter les pieds dans leur désir de maintenir l'Algérie Française (p 155). Mais, rétrospectivement peut-être que déjà l'intention du Général De Gaulle, alors président de la France, était d'en finir avec le fardeau algérien, et n'a utilisé cette formule que pour apaiser momentanément les ardeurs des colons.

Catherine Kerbrat-Orecchioni dit à ce propos que la catégorie des sous-entendus : «**englobe toutes les informations qui sont susceptibles d'être véhiculées par un énoncé donné, mais dont l'actualisation reste tributaire de certaines particularités du contexte énonciatif**»<sup>39</sup>.

D. Maingueneau rejoint C. Kerbrat-Orecchioni en parlant : «**des contenus implicites pragmatiques, c'est-à-dire des inférences tirées du contexte par le co-énonciateur à l'aide d'un raisonnement plus ou moins spontané qui s'appuie sur les principes (les lois du discours) qui régissent l'activité discursive**»<sup>40</sup>. Il note l'importance des inférences dans la compréhension des sous-entendus qui relèvent du contexte. Le sous-entendu peut véhiculer un discours provenant d'un émetteur rusé ou hypocrite. Il permet de protéger ce dernier qui peut, le cas échéant, nier la portée de ses propos.

Le sous-entendu peut être utilisé dans le cadre d'une rhétorique, visant la politesse ou tendant vers dire moins pour faire entendre plus, c'est le cas de la litote, surtout lorsque l'émetteur aborde un sujet sensible. L'énonciateur évite d'en parler ouvertement, afin de ne pas heurter les sentiments ou la morale de son interlocuteur. C'est le cas lorsque madame Lafrance préfère qualifier les bidonvilles comme des «**habitats spontanés**» (p 144).

Le récepteur d'un discours sous-entendu, n'a pas la possibilité de deviner l'idée sous-jacente. Il a bien du mal à saisir le fin fond de la pensée du locuteur, car plusieurs interprétations peuvent paraître vraisemblables.

---

<sup>39</sup> Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *L'implicite, op. cit.*, p.39.

<sup>40</sup> Maingueneau, Dominique, *Les termes clés de l'analyse du discours, op. cit.*, p.77.

Dans le roman de Maïssa Bey, il s'agit surtout d'une autre forme de sous-entendu à savoir l'ironie. Dans ce cas, le locuteur laisse entendre qu'il pense le contraire de ce qu'il dit. En effet, deux messages sont délivrés : l'un, explicite mais faux, l'autre, implicite mais vrai.

L'ironie, ce discours de contre-vérité, enfreint la loi de la sincérité. Maïssa Bey y a recours pour atteindre ses objectifs de démonter la personnalité de Madame Lafrance et à travers elle l'essence même du discours colonial. En effet, l'ironie apparaît dans les visées de la colonisation, à l'appui des citations des tenants de la politique coloniale telles que : « **Je crois que le droit de la guerre nous autorise à ravager le pays** » (p 24). Mais de quel droit s'agit-il ? Au nom de quelle justice, un pays peut-il être colonisé? Mais, il est vrai que la raison du plus fort est toujours la meilleure<sup>41</sup>.

Aussi, nous retrouvons l'ironie dans certaines appellations usitées par madame Lafrance pour essayer d'atténuer l'innommable à l'image de « **zone sécurisée** », « **camp d'internement** » (pp137-138) ou « **camp de resserrement** » où sont regroupés les fellahs, une fois expropriés de leurs terres (p139).

Enfin, nous pouvons conclure qu'alors que le présupposé relève du raisonnement logique du récepteur, il existe dans la structure syntaxique et sémantique de l'énoncé, alors que le sous-entendu se déduit du contexte, grâce à ses connaissances encyclopédiques.

## 2.1. Les connotations

C'est un indice qui permet de décoder l'implicite. Une connotation est un élément d'information enfoui dans le discours, qui valorise un contenu implicite. Roland Barthes agrandit le rôle de la connotation dans le décodage du signifié : « **C'est une détermination, une relation, une anaphore, un trait qui a le pouvoir de se rapporter à des mentions antérieures, ultérieures ou extérieures, à d'autres lieux du texte (ou d'un autre texte)** »<sup>42</sup>. Ainsi, Ce sémiologue français met en évidence la sève de la connotation et l'utilise comme un ciment unissant des données qui ne sont pas perçues explicitement.

Dans ce cadre, Jean-Michel Adam explique les connotations en disant : « **le langage de connotation ne nécessite pas la production de nouveaux vocables ou la modification de signes habituels [...]. Il s'agit simplement de tisser entre les signes des**

---

<sup>41</sup> [http://www.jdlf.com/lesfables/livre/leloupetlagneau\\_vu\\_le\\_27/03/2017](http://www.jdlf.com/lesfables/livre/leloupetlagneau_vu_le_27/03/2017)

<sup>42</sup> Barthes, Roland, *S/Z*, Paris : Éditions du Seuil, coll. « Points », 1970, p. 14.

**rapports nouveaux producteurs d'une réalité autre** »<sup>43</sup>. La connotation, impliquant une information sous-entendue, véhicule une signification différente de celle du texte. Elle permet de cerner toutes les compréhensions possibles de l'énonciation.

## 2.2. Les allusions

C'est un genre de sens-entendu, qui selon Catherine Fromilhague, l'allusion est une « **référence implicite et oblique à un élément extérieur à l'univers de l'énoncé** »<sup>44</sup>. C'est une rhétorique utilisée pour masquer une vérité, afin de transgresser des réalités sans toucher frontalement à un tabou social ou politique.

Dans ce cadre, le massacre de Melouza, en est un exemple édifiant, lorsque l'auteure révèle « **ils recouvriront les morts d'un linceul de silence** » (p 121). Ici, elle fait référence à un massacre dont le bourreau et la victime étaient du même bord religieux et ethnique. « **Semblables. Ils étaient semblables. Ils baissaient pareillement leur tête sous le joug de la misère. Ils parlaient la même langue. Ils priaient le même Dieu.**» (p 120). Le recours à l'allusion permet au narrateur de présenter implicitement des vérités difficiles à exprimer directement.

## 2.3. Les insinuations

L'auteure a eu recours à ce procédé de l'implicite lorsqu'elle devait par la bouche de certains personnages dire des mots durs. C. Kerbrat-Orecchioni considère l'insinuation « **comme étant en général un sous-entendu malveillant** »<sup>45</sup>. Ce type de sous-entendu est utilisé par Maïssa Bey à travers les qualificatifs péjoratifs des colons à l'endroit des arabes : les Arabes étaient sales (p 126), et des buveurs de soleil (p 52).

## 2.4. Les inférences

La communication humaine est composée d'un certain nombre de signes codés. L'interprétation de ces signes permet de relever les données d'information implicites présentes dans le discours. L'inférence consiste à mener des liens entre ces données et

---

<sup>43</sup> Adam, Jean-Michel, Goldenstein, Jean-Pierre, *Linguistique et discours littéraire : théorie et pratique des textes*, Paris : Larousse, coll. « L », 1976, p.90.

<sup>44</sup> Fromilhague, Catherine, *Les figures de style*, Paris : A. Colin, coll. « Lettres », 2007, p.117.

<sup>45</sup> Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *L'implicite, op. cit.*, p.43.

l'énoncé, selon le contexte et la situation où elles se trouvent pour traduire l'information reçue et les messages implicites.

Catherine Kerbrat-Orecchioni définit cette notion comme étant : « **Toute proposition implicite que l'on peut extraire d'un énoncé, et déduire de son contenu littéral en combinant des informations de statut variable** »<sup>46</sup>. Cette possibilité d'extraction de l'énoncé ne peut se faire que grâce à deux types de compétences que doit posséder le récepteur; une compétence rationnelle, celle qui se base sur la logique, et une compétence encyclopédique basée sur les connaissances du décodeur, lui permettant d'aboutir à la bonne déduction.

C'est le cas lorsque dans l'œuvre de Maïssa Bey, l'enfant ne trouve personne à qui donner l'alerte : « **Il n'y a ni hommes ni armes sur la tour de garde qui domine la côte.** » (p 12). Ici l'explication historique est sous-entendue : en effet, les travaux de Vincent Yves Boutin<sup>47</sup>, agent secret de l'empereur Napoléon Bonaparte, a trouvé la faille pour conquérir Alger, non pas frontalement en attaquant par la baie d'Alger, mais par un endroit excentré (Sidi Fredj), suffisamment grand pour accueillir l'armada française.

## 2.5. Les noms propres

Toujours dans les sous entendus, les noms propres désignent implicitement une catégorie sociale comme pour Caïd Si Mohamed Ould Flen et Si Laloi, dont le personnage incarne les droits acquis du colon vainqueur sur les indigènes vaincus. Maïssa Bey compte sur l'expressivité de l'implicite de certains noms propres qu'un contexte peut suggérer ou même expliquer. Explicitement, le nom propre désigne la personne qui le porte. Implicitement, il connote des informations que l'on déduit à l'aide de sa mémoire encyclopédique et culturelle, car les noms propres portent une connotation qui définit leur appartenance géographique, religieuse ou historique. Dans ce cadre, C. Kerbrat-Orecchioni atteste que le nom propre véhicule une information en disant que :

**Chaque nom propre draine avec lui l'ensemble des connaissances que les actants de l'énonciation possèdent sur le porteur du nom. Ils signifient donc, mais**

---

<sup>46</sup> Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *L'implicite*, Paris, A. Colin, coll. « Linguistique », 1986, p. 24.

<sup>47</sup> [http://data.bnf.fr/13518008/vincent-yves\\_boutin/](http://data.bnf.fr/13518008/vincent-yves_boutin/) site visité le 27/03/2017

**connotativement, [...] ils évoquent tel sexe, telle origine géographique plutôt que telle autre ; qu'ils peuvent être comiques ou ridicules, vulgaires ou aristocratiques.**<sup>48</sup>

Dans *Pierre Sang Papier ou Cendre*, Maïssa Bey choisit soigneusement les noms propres. Ce qui nous intéresse dans ces noms propres, ce sont les sous-entendus qu'ils inspirent d'après leurs composants phonétiques, livrés ensuite à une connotation importante.

Un rapport implicite constitue ainsi l'essence de la signification de ces noms, comme le dit Gérard Genette que : « **l'essence des choses est bien dans le sens caché de leurs noms** »<sup>49</sup>.

Maïssa Bey n'a donc pas choisi ses noms propres au hasard. Ce choix serait dicté par une envie de maintenir un trait d'union entre le signifiant et le signifié en tant que ce nom propre peut évoquer une image sonore au récepteur. Le nom est la vitrine du personnage et donc, c'est grâce à lui que nous pouvons déjà le connaître.

## **2.6. Les signes typographiques**

Dans *Pierre Sang Papier ou Cendre*, Maïssa Bey essaie de traduire les faits prosodiques, en utilisant les signes typographiques suivants : les points de suspension, les tirets au milieu de la phrase, les guillemets ou l'écriture en italique qui renvoient à certaines indications sous-entendus. Cela lui permet de mettre en évidence les sentiments des interlocuteurs.

Cette auteure utilise les signes typographiques pour rendre le texte romanesque plus vivant et ses événements plus émouvants. Ce serait une manière à elle de donner au texte plus d'affectivité, au moyen de la ponctuation, qui va suggérer certaines significations, qui de premier abord pouvaient être voilées. A partir de la ponctuation utilisée dans le texte de Maïssa Bey, le lecteur tentera d'en extérioriser la signification implicite.

- Les points de suspension mettent en relief d'une manière implicite un état affectif, une ellipse ou bien une pensée inachevée. Dans ce cas, le lecteur est le bien venu pour la deviner. C'est le cas lorsqu'Alexis de Tocqueville, l'illustre académicien français se remémore les propos de son ami le colonel de Montagnac « **Il faut anéantir tout ce qui ne rampera pas à nos pieds comme des chiens... Toutes les populations qui n'acceptent pas nos conditions**

---

<sup>48</sup> Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *La connotation*, op. cit. p. 178-179.

<sup>49</sup> Genette, Gérard, *Figures II*, op. cit, p. 244.

**doivent être rasées, tout doit être pris, saccagé... » (p 25).** Dans ce cadre, les points de suspension sont des caractères textuels qui pourraient sous-entendre diverses manifestations psychologiques ; et qui peuvent marquer l'esprit du lecteur et laisser son esprit voyager au gré de son émotivité du moment. Nous retrouvons cette émotivité à travers le passage suivant : « **cette race sauvage, étrange, brutale... le plus bas ordre de l'humanité.** » (p 100).

- Les tirets, quant à eux, acquièrent un emploi particulier dans certains passages du roman. Ils introduisent l'émotivité à dire à l'écrit et permettent à la phrase d'être le reflet de la pensée. Cette manière d'écrire pourrait susciter un effet psychologique chez le lecteur, lorsque le narrateur est en train d'exprimer le fond des pensées des colons : **AL-GÉ-RIE-FRAN-ÇAISE.** (p 155).
- Pour leur part, les guillemets servent en général, à souligner une citation ou à isoler une partie du texte ou d'un dialogue. Ils peuvent laisser paraître l'esprit péjoratif ou décalé de l'émetteur comme c'est le cas dans le passage suivant : « **échantillon de cannibales** » (p 100) pour désigner la population ramenée de la Nouvelle-Calédonie, qui est donnée en spectacle, voire jetée en pâture au public parisien.
- L'auteure semble utiliser le questionnement à travers le paragraphe suivant, en recourant à la technique de l'écriture en italique, afin de préciser sa pensée :

*Mais surtout, qui aurait pu accorder foi aux paroles d'un enfant ? Comment, en ce jour tranquille, aurait-on pu imaginer ce qui se préparait en ce même instant, l'imminence de ce qui allait déferler sur la plage et changer le cours de tant de vies, et durant tant d'années ? Comment lui, l'enfant, aurait-il pu décrire aux autres, à tous les autres, cette vision, une vision tellement inouïe que lui-même doutait de ce qu'il venait de voir ?* (p 12)

L'usage des points de suspension, des tirets, des guillemets ou de l'écriture en italique porte à notre connaissance l'intention de l'auteure de nous communiquer à travers eux, l'information implicite, d'où jaillirait la signification cachée des mots. Ce serait une manière pour l'auteure d'oraliser la phrase, de la rendre plus vivante et de fournir une certaine sonorité à la production écrite.

Dans l'exemple suivant, l'écrivaine utilise les guillemets et les points de suspensions, pour marquer l'état d'esprit du lecteur en lisant les propos de l'homme en noir. Ce dernier, qui n'est pas nommé dans l'ouvrage, parle à Alexis de Tocqueville en disant : « **J'ai souvent entendu... des hommes que je respecte, mais que je n'approuve pas, trouver mauvais qu'on brûlât les moissons, qu'on vidât les silos et enfin qu'on s'emparât des hommes sans armes, des femmes et des enfants.** » (p 24).

Enfin, Maïssa Bey adopte les signes typographiques pour faire vivre son texte et oriente le lecteur avisé vers sa bonne compréhension, en lisant entre les lignes afin de déchiffrer son contenu implicite.

## 2.7. L'ironie

En général, l'énoncé ironique s'installe sur deux signifiés : l'explicite combinant le sens littéral qui trompe le partenaire-cible, et l'implicite incarnant le sens intentionnel que l'ironiste cherche à dissimuler au moyen d'une antiphrase, qui est une figure de rhétorique par laquelle une phrase est employée dans un sens contraire à sa signification ordinaire. Le discours ironique appartient au langage implicite dans lequel l'ironiste essaie de faire entendre sa pensée en illustrant un contenu différent. Ce discours contradictoire se manifeste sous la forme de la moquerie visant à noter un jugement, à insinuer une critique ou une opinion dure. Ainsi, l'énonciateur conserve toujours la possibilité de se retirer derrière le sens littéral et de nier la signification implicite<sup>50</sup>.

Entre l'ironie et l'implicite, il existe donc un lien étroit<sup>51</sup>. L'ironie relève d'un double sens, à la fois évident et caché. Le discours ironique contient constamment un message sous-entendu. Le message réel est masqué par un contre message ou un message allusif que le locuteur essaie de faire passer au moyen d'une raillerie afin d'éviter l'affrontement direct. Il s'agit donc d'une manière implicite d'attaquer le territoire de l'interlocuteur. Le discours ironique s'inscrit comme un marqueur de polyphonie, c'est-à-dire à la manière d'un énoncé à deux voix : la voix apparente est souvent en contradiction avec la voix latente. C'est une divergence entre l'être et le paraître, dont l'explicite ne correspond pas à l'implicite.

L'ironie relève d'un procédé langagier détourné. Il protège l'énonciateur d'une réaction imprévue d'un partenaire froissé d'entendre une vérité. L'ironie permet au locuteur d'introduire un message sous-entendu. Il paraît ainsi être loin du territoire de l'interlocuteur. Cela met le premier à l'abri de l'engagement de l'avoir dit. Le recours à l'ironie est également un moyen que l'auteure privilégie afin de ne pas prendre complètement à son compte une pensée ou un jugement. Selon Anne-Marie Paillet-Guth :

---

<sup>50</sup>L'ironie peut être classée comme des figures de pensée, des tropes ou des mentions. C. Kerbrat-Orechioni assimile l'ironie à un trope, voir son article « *L'ironie comme trope* » in *Poétique*, n°41, 1980, Paris : Éditions du Seuil, p. 108-127.

<sup>51</sup>L'ironie transgresse la loi de sincérité, l'une des lois du discours, puisque ce qui est énoncé n'est pas exactement ce qui est caché. En outre, un énoncé ironique ne fournit pas d'explications suffisantes car son but principal est de faire rire par le moindre mot qui masque la vraie signification et la faire passer au moyen de faire entendre.

**«L’ironie est un chemin de pudeur qui permet à l’auteur de se retrancher derrière la bêtise des autres pour éviter d’être jugé »<sup>52</sup>.**

Aussi, le texte produit un jugement de valeur, avec une touche ironique : Madame Lafrance développe les villes, lieux modernes où résident les colons alors qu’elle délaisse les indigènes qui logent dans des bidonvilles, habitations de fortune, symbole de survie et de précarité, dont « ...**les plus chanceux, luxe envié, [ont] des portières de voiture avec des vitres intactes, tenant lieu de cloisons.** » (p 144).

L’auteure semble rechercher la vérité à travers le questionnement incessant de l’enfant (p 12). Aussi, elle a recours à des images métaphoriques et comparatives pour marquer l’esprit du récepteur. Ce langage figuré lui permet de capter l’attention du lecteur avisé. En effet, elle assimile les avions à des oiseaux d’acier (p 109), pour mieux toucher la sensibilité du lecteur.

Dans l’extrait qui suit, l’écrivaine utilise la comparaison pour mettre en évidence la pratique systématique par l’envahisseur des enfumades : « **Comme l’avaient fait avant eux d’autres hommes de troupe, dans d’autres lieux, une année plus tôt.** » (p 35) : implicitement, ce n’est pas une opération isolée mais un système bien huilé pour terroriser la population et la rendre inerte, afin de lui ôter toute envie de rébellion.

A travers les passages suivants : « **Ce seraient des hommes, des femmes, des enfants éperdus, fuyant la vague brûlante et mortelle.** » (p 109), « **Là-haut, assis dans leurs engins semeurs de mort, sanglés dans leur ceinture de sécurité, des hommes incroyables contemplent l’effet de leurs «bidons spéciaux».** » (p 110) appelés « ...**napalm.** »(p110), Maïssa Bey aime bien communiquer l’image de l’agression du village, et à travers lui de l’Algérie profonde, pour donner libre cours à l’imagination du lecteur afin de lui faire ressentir les horreurs de la colonisation. Elle le place au sein de cette attaque, de ce bombardement, de cette peur que suscite l’horrible scène de l’explosion au napalm.

Ces effets de style, permettent l’établissement d’un lien entre l’auteure et son lecteur en lui transmettant ses sentiments (elle fille de chahid), afin de lui faire vivre l’évènement. A ce titre, elle décrit l’issue du bombardement : « **Paysage calciné où ne vibre désormais que la rumeur des aubes ensevelies. Et les jours palpitent et les jours s’éparpillent en vain sur**

---

<sup>52</sup>Paillet-Guth, Anne-Marie, *Ironie et paradoxe : le discours amoureux romanesque*, Paris : H. Champion, coll. « Bibliothèque de grammaire et de linguistique », 1998, p.269.

**les paupières désormais closes.** » (p112). Dans ce genre de message, ce qui compte n'est pas le signifié apparent, mais ce que cache le mot : c'est ce que le destinataire doit comprendre.

L'inégalité criarde qui sépare l'univers du colon de celui de l'indigène culmine à la page 102. En effet, la ration de pain allouée à l'indigène est inférieure de celle de l'Européen : Tout d'abord, « ...Elle l'est dans les principes, puisque le Français a droit à trois cents grammes par jour et l'Arabe à deux cent cinquante grammes. Elle l'est encore plus dans les faits, puisque l'Arabe touche cent cinquante grammes... ». En effet, les principes dont il est question, ne sont pas respectés, ironie de l'histoire, par ceux qui les promulguent.

Dans le texte suivant, nous avons une métaphore suivie d'une comparaison : « **Pour ceux qui, à mains nues parfois, dépierrèrent les chemins qui montent vers la liberté, ils sont à l'honneur de la France ce qu'est la pluie à la terre assoiffée.** » (p 115). C'est une citation de reconnaissance envers les français qui, au péril de leur vie, se sont engagés pour aider le peuple Algérien à résister face à l'oppression coloniale.

## **Chapitre 3**

Le style général de ce texte, composé de 25 épisodes, est narratif. Il raconte un récit relatif à la période coloniale française en Algérie. Ce style élabore une mise en scène dynamique dans ce roman, exprimant par-là des faits et des actions. Ces faits et actions ont une apparence paraissant simple, mais ils cachent des réalités pas toujours évidentes, que nous tenterons de d'approcher, dans l'analyse ci-après.

En lisant le roman, objet de mon corpus, ce qui est remarquable, c'est la répétition (156 fois) de mots équivalents à « enfant » : comme enfant, enfants ou enfance, d'une part, et de (80 fois) de l'expression madame Lafrance ainsi que (37 fois) du mot France, soit un total de 117 fois, d'autre part. « Madame Lafrance » est une proposition composée de deux mots, inséparables car se trouvant toujours ensemble dans le texte et qui s'enchainent dans le même ordre.

De là, nous nous sommes demandés s'il y avait un lien caché entre le groupe se référant à l'« enfant » et celui se réclamant de la France.

En effet, dans l'analyse qui suit, nous allons tenter de cerner, sur quoi porte ce texte, à partir des relations ou les interactions existants entre ces deux groupes de mots de voir comment l'enfant arrive à démonter le langage colonial officiel et explicite de madame Lafrance, en essayant tant bien que mal, grâce à son auto-questionnement continu, à le décoder, afin de découvrir le contenu du message, même si c'est d'une manière différée, ainsi que les intentions implicites et cachées de l'envahisseur. Cette quête continue pour élucider les mystères qui se présentent à lui, animé en cela par un esprit dubitatif, va se révéler être le ferment d'un discours de contestation.

Nous commencerons notre étude par citer des exemples concernant ce concept, en général, à partir d'exemples pris du texte :

Pour faire face à l'armada française constituée de « **sept cent cinquante bâtiments de l'escadre** », à bord duquel se trouvent des « **dizaines de milliers d'hommes armés**» (p 18), jusqu'aux dents, il n'y a que quelques cavaliers. Car, le « **gros de la troupe est ailleurs** » (p 18). Implicitement Boutin<sup>53</sup> avait bien décelé la faille dans le système de défense algérienne.

De plus, l'enfant ne peut donner l'alerte, car il n'y a pas d' « **hommes armés sur la tour de garde qui domine la côte** » (p12), et puis « **qui aurait pu accorder foi aux paroles d'un enfant ?** ».

---

<sup>53</sup> [http://data.bnf.fr/13518008/vincent-yves\\_boutin/](http://data.bnf.fr/13518008/vincent-yves_boutin/) site visité le 27/03/2017

Cependant, les autochtones résistent tant et si bien qu'ils finissent par éreinter madame Lafrance car : « **Voilà plus de vingt ans que madame Lafrance ne cesse d'envoyer ses troupes [...] pour mater des révoltes sanglantes et traquer [...]des hommes, ô scandale, obstinés dans leur refus de soumission** ».(p25) C'est scandaleux pour madame Lafrance. Implicitement, son œuvre « civilisatrice » n'est pas du goût des indigènes.

La résistance est emmenée par un chef nommé Abdelkader, à la tête de la révolte pour faire face à « **la fine fleur de l'aristocratie** » (p28), qui vient éclairer « **ces contrées peuplées de hordes sauvages de l'inaltérable lumière de la civilisation** ». (p28) Les envahis résistent et arrivent à percer le langage implicite de l'envahisseur ; ils ont, en effet, compris que ce n'était pas dans un but libérateur des ténèbres de l'ignorance et pour propager sur leurs adversaires, les ondes positives du progrès, que la France est venue, mais pour les spolier de la terre, leur raison de vivre.

Nous retrouvons trace de l'implicite quand l'institutrice s'est remémorée les conseils de l'inspecteur, dès la rentrée scolaire, laissant entendre que les rejetons indigènes ne devaient apprendre que des notions « **[...]élémentaires, jointes à quelques idées d'ordre pratique[...]** ». (p 46) De toutes les façons selon lui, ils sont incapables du moindre raisonnement théorique. Le décodage de l'implicite selon les dires de cet inspecteur nous fait découvrir l'un des visages de madame Lafrance, pour qui ces enfants n'auront pas besoin de beaucoup plus de connaissance, pour devenir de bons adultes bien préparés pour servir et exécuter les ordres du nouveau propriétaire terrien, le colon français.

« **Les tribus les plus irréductibles et les chefs les plus aventureux ont été décimés ou retournés.** »(p66) : c'est la pacification de l'Algérie. Implicitement, Madame Lafrance sait flairer ceux qui se mettent sous son aile par opportunisme. Ils seront ses meilleurs sbires pour mater les rébellions de leurs proches parents. Aussi, Madame Lafrance, réussit enfin à prendre possession des terres jadis hostiles. En effet, Elle considère que tout le temps qui s'est écoulé depuis le départ des romains, n'était qu'obscurité qu'elle vient éclairer par « **[...]une Lumière qui éblouit tous ceux qui y accostent.** » (p67) La place est libre aux cloches des églises au détriment des mosquées, dont le muezzin est de moins en moins audible.

Madame Lafrance a bâti à son image des villes, villages, des routes larges, des ponts, des aqueducs, de voies ferrées « **pour permettre le passage des troupes chargées de pénétrer au plus profond des territoires définitivement conquis et en faciliter l'accès à tous ceux qui,**

**venus de très loin parfois, vont y faire souche** ».(p68), grâce aux mains d'œuvres locales peu couteuses et corvéables à merci. En effet, toutes ses constructions sont destinées aux seuls nouveaux colons, car selon la conception coloniale «**Les Arabes occupent une étendue de pays de beaucoup supérieure à leurs besoins**» (p 69).

L'empire colonial symbolisant la réussite et la gloire de la France venue civiliser des êtres qui vivent sur «**ces terres qui, il n'y a pas si longtemps, croupissaient dans l'ignorance et la barbarie.** » (p 98) Cela sera attesté par les ethnologues et anthropologues qui pourront confirmer scientifiquement la supériorité de la race blanche sur les autres (p 98). Implicitement, il se pourrait que madame Lafrance ait eu recours à ces scientifiques, afin d'éviter tout risque d'ambiguïté sur les notions de civilisation, ignorance et barbarie, qui sont définies en sa faveur.

En effet, les Kanaks ramenés de Nouvelle- Calédonie, en serait, selon cette vision, un exemple édifiant, d'«**échantillon de cannibales**», «**une race sauvage, étrange, brutale... le plus bas ordre de l'humanité**» (p 100), et il n' y a que le concours de Madame Lafrance, officiellement par pitié, qui voudrait bien sauver leur âme, en leur apportant sa lumière civilisatrice, mais officieusement et implicitement, il s'agirait plutôt d'une tutelle bien intéressée afin de bénéficier d'une main-d'œuvre corvéable à merci, et plus sournoisement encore, de sa terre gratuitement.

Les enfants jouent aux mêmes jeux (p 123), mais «**[...]n'habitent pas le même quartier.** » (p 124), l'enfant quant à lui, habite à la Casbah, son ami européen, Pierre vit dans le quartier Européen: implicitement, c'est le symbole d'une ghettoïsation sociale. Pierre n'a jamais appris la langue arabe, qui n'est pas enseignée à l'école. Il ne sait pas pourquoi. «**Lorsqu'il a posé la question à son père[...] il lui a répondu qu'ici tout le monde était Français, parce qu'on était en France, et qu'en France, la seule langue est le français.** » (p 125). Il n'a pas très bien compris son explication. D'abord parce que la France, c'est un autre pays, de l'autre côté de la mer. Ici, c'est l'Algérie, habitée par une majorité d'arabes, appelés par Fernand, l'oncle de Pierre «**[...] les bougnoules ou bien les ratons, ou bien encore les bicots. Sans doute pour les distinguer des Français**». (p 125). Il est de ceux qui «**[...] scandaient à pleine voix AL-GÉ-RIE-FRAN-ÇAISE.**» (p 127)

Par ailleurs, il y a une confrontation entre français : d'un côté les partisans de l'Algérie française, à l'image de l'écrivain algérieniste Louis Bertrand martelant : «**Nous sommes les légitimes propriétaires du pays** » (p 152), qui ont fini par créer une armée secrète (p 153), de l'autre, les partisans du général De Gaulle, majoritairement nés en métropole, qui viennent

la débarrasser d'un problème qu'elle n'arrive pas à résoudre. Bien que le général, ait avancé auparavant, la fameuse phrase : « **je vous ai compris!** » (p 154). Mais qu'a-t-il compris en réalité ?, les colons l'ont pris au mot, ils pensaient qu'il disait explicitement qu'il allait les aider à se maintenir au nord de l'Afrique, mais peut-être qu'implicitement, il comprit que la France se devait de respecter les accords d'Evian (p 153) pour sortir du guêpier algérien, coûteux et sans perspective face à une minorité coloniale qui veut toujours contrôler une majorité insoumise d'indigènes.

Les insurgés de l'OAS (organisation de l'armée secrète) tirent sur les soldats français qui ripostent, officiellement pour le maintien de l'ordre, mais en réalité, afin d'en finir avec une guerre meurtrière et sans perspective d'avenir pour madame Lafrance. (p 158)

Enfin, lorsque l'auteure fait référence à la prière des premiers arabes musulmans : « **Tournés vers le Levant, ils se prosternent, face contre terre. Vers eux convergent des hommes et des femmes qui se joignent à leurs prières.** » (p 170), nous notons le sens implicite concernant la conversion d'un grand nombre d'habitants à la nouvelle religion musulmane. Et puis, « **Derrière eux, tout semble apaisé à présent.** » (p 170). Il y a là symbiose entre les deux communautés.

Maintenant, nous visiterons analytiquement les différentes formes implicites utilisées par l'auteure, à savoir :

## 1. Les présupposés

Dans la phrase suivante madame Lafrance est « **la liberté guidant le peuple, [et] la mère des arts, des armes et des lois.** » (p 21). Cela présuppose que la liberté, les arts, les armes et lois ne concernent apparemment que ses congénères, les autres peuples en sont exclus.

Aussi, « **Elle est fille aînée de l'église** » (p22) : cela présuppose que c'est une entreprise croisée, pour envahir un pays qui ne partage pas la même religion.

Par ailleurs, il est question d'une solution pour se débarrasser de ce peuple encombrant, car pour le général Clauzel, comme pour les indiens d'Amérique, il fallait trouver une solution finale aux Arabes : «**[...]L'eau-de-vie a détruit les Peaux-Rouges! Mais ici, ces peaux tannées ne veulent pas boire. L'épée doit donc suivre la charrue!**» ( p 55). Cette

proposition sortant de la bouche d'un haut gradé, présuppose que la véritable intention du colonisateur était non pas de civiliser l'Algérie (p 55), mais plutôt d'éliminer physiquement sa population afin de la spolier, de lui voler son trésor : sa terre.

Ainsi, madame Lafrance n'écoute pas ceux qui vont à l'encontre de ses ambitions et ose proclamer haut et fort son slogan « **LIBERTÉ. ÉGALITÉ. FRATERNITÉ** » (p58) mais pour qui ? Cette expression dite dans l'absolue et sans aucune restriction, cela présuppose, apparemment, que même la communauté indigène en est concernée. Or, ceux qui le sont réellement, ce sont ceux qui vivent du côté des « **Clochers et bannières tricolores [qui] culminent au-dessus des villes et des villages.**»(p58)

Des soldats français ivres ont dévoilé les femmes et kidnappé la plus jeune d'entre-elles : Cela présuppose, qu'ils étaient à la recherche de sensations exotiques que seul l'orient pouvait leur procurer. (p 64)

Madame Lafrance : « **est venue pour civiliser** » les indigènes. « **C'est donc pour les civiliser qu'on leur a enlevé leurs terres, afin d'y installer des Français venus de France ? Sans doute pour qu'ils aient sous les yeux un exemple vivant de la Civilisation.** » (p 76) cette phrase présuppose que la France allait ramener avec elle tout ce qui peut symboliser la civilisation : bâtir des maisons avec des murs de pierre, monter des meubles, des canalisations d'eau potable, tracer des routes et des trottoirs et apporter de l'électricité, dans les douars ! mais « [...] **Comment faire pour que la Civilisation arrive jusqu'à eux?** » (p 77) L'enfant se pose les bonnes questions auxquelles Madame Lafrance ne répond pas.

Le père de l'enfant sait compter au marché et sait lire la langue arabe puisqu'il lit le coran, d'ailleurs comme ses aïeux. Ceci présuppose que ces derniers n'étaient pas ignorants. « **Ce ne sont pas les Français non plus qui ont appris à son père à irriguer les champs avec l'eau des seguias et à cultiver des légumes dans le petit jardin qu'il entretient autour de la maison.** » (p 78) ; présupposant par-là qu'avant l'arrivée des colons, la terre était verte de vergers qui seront supplantés par les vignobles (p 79), au grand bonheur de madame Lafrance.

« **Les mouches affairées bourdonnent sur les corps amassés à la lisière des champs. Des centaines de corps.** » (p 119), et, Il y a le cri des femmes, à la recherche de maris et pères qui ont mystérieusement disparus. Ils ont été retrouvés morts ; mais pourquoi ?, l'enfant ne comprend pas car, « **Ils baissaient pareillement leur tête sous le joug de la misère.** » (p 120) : Cela présuppose que les protagonistes avaient des liens de ressemblance. En effet, ils partageaient la même langue, priaient Dieu de la même manière et habitaient des douars

similaires, souvent bombardés de la même manière. Cela s'est déroulé à Melouza<sup>54</sup> (p 120). Cette ville symbole de l'affrontement impitoyable entre frères ennemis.

Leur proie « **Les hommes, presque tous des vieillards, gardaient les mains sur la tête.** » (p 135) : cela présuppose qu'il n'y avait plus de jeunes, probablement tous partis au maquis.

## 2. Les sous-entendus

« **Debout [marins, officiers et soldats] sur le pont recouvert de cordages et malles remplies de fusils à baïonnette, d'arquebuses, de mousquets, de mousquetons et de munitions, ils scrutent la terre, toute proche, a portée de canon.** » : c'est le visage agressif de la France qui se trouve face à des « **rivages encore paisibles de cette terre étrangères** » (p16), si étrangère qu'elle apparait aux yeux des envahisseurs, encore vierge, terre où la civilisation n'a pas encore mis les pieds, peuplée de sauvages. Face à elle, « **la ville blanche [est] encore assoupie** » : la ville et ses habitants autochtones sont encore endormis. Peut-être, que cela sous-entend qu'ils le sont sur le plan technologique et donc militaire.

« [...] **Les maisons en escaliers, les arbres, les dômes des mosquées. C'est un somptueux tableau qui s'offre à leurs yeux émerveillés. Un tableau aux dominantes vert et blanc sur le fond sombre de la colline. Ils s'étonnent. On leur avait dit: ni arbres ni arbrisseaux ni herbes. Rien que de la terre nue, sous un soleil nu** » (p 16) avec « [...] **à peine quelques habitats épars rongés par le soleil, les vents et la poussière** » (p 17) : stupéfaction chez l'envahisseur car, la réalité est finalement toute autre. Cela sous-entend qu'on leur a dit des assertions mensongères concernant cette contrée et ses habitants.

Les soldats français sont gonflés à bloc par le discours du comte de Bourmont : « **Les nations civilisées des deux mondes ont les yeux fixés sur vous! La cause de la France est celle de l'humanité !** » (p 18) : sous-entendu : que les agresseurs ou civilisateurs (tout dépend de quel bord , nous nous mettons), s'autoproclament les représentants de l'humanité toute entière devant humaniser , voire civiliser, une terre , nommée EL DJAZAIR, peuplée « **de moustiques mal armés, inconstants, lâches et malpropres** » (p 18).

---

<sup>54</sup> Cf. Massacres de Melouza sur Microsoft Encarta 2009.

« **Madame Lafrance est partout chez elle.** » (p 37). Cela sous-entend qu'elle a réussi son entreprise de conquête, autrement dit, elle est contente d'avoir pacifié le territoire ciblé.

« [...] **désir d'Orient. Ou[...]rêve d'Orient** » (p 80). Sous-entendu, que cette terre serait une « **terre de volupté** » (p 81) : une motivation certaine pour le colon, de quitter son pays et venir en quête d'un avenir meilleur, baigné dans un plaisir des sens. A défaut de ce type de conquête, les soldats pourront se consoler, en n'y voyant qu'un « **paquet informe de linge sale.** » (p 83).

L'enfant sentinelle est lui aussi présent mais en aparté. Cette posture lui permet, peut-être, de mieux analyser la situation qui prévaut au pays : « [...] **que rien ne légitime les atrocités commises sur des civils, [...], D'un côté cent deux morts, et plus de cent blessés français[...] Et de l'autre,[...] plusieurs milliers de morts, mais on se refuse à donner des chiffres[...]** » (p 104). Cela sous-entend que les forces en présence étaient disproportionnées, vu le nombre de morts de part et d'autre. En effet, il est question de civils armés de leur seul courage et de l'autre, « **...Les avions, les bâtiments de guerre, les parachutistes... et les tirailleurs sénégalais qui n'ont pas été... les plus tendres... Quant aux miliciens, ils ont taillé dans la masse, avec la bénédiction des autorités locales...** » (p 104).

« **Quels noms peupleront ce silence ?** » : Ceci sous-entendrait que, l'auteure a une pensée pour toutes les victimes anonymes. (p 112)

L'enfant et l'ami français Pierre sont camarades à l'école, mais ils ne partageaient pas le même univers, séparés par l'armée qui contrôlait les papiers des mêmes passants (p 130). Cela sous-entend, que les mêmes personnes étaient fouillées, victimes probablement d'un délit de faciès.

Et puis l'enfant et les siens voient apparaître « [...] **les yeux luminescents d'un essaim d'insectes géants.** » (p 135), métaphore indiquant des hélicoptères qui volent au-dessus des maisons. C'est une opération de ratissage qui visait officiellement à regrouper les paysans, une fois leurs maisons brûlées (p 136), dans une zone sécurisée (p 137). En réalité, le but visé sous-entendait de couper les vivres des résistants afin de les affaiblir.

Pour aider sa mère qui élève seule, ses frères et sœurs, l'enfant porte les paniers à la sortie du marché, puis travaille comme cireur, pour aider sa mère. Il doit, pour bien cirer les chaussures des colons, s' « agenouiller comme son père » (p 150) et courber l'échine. Cela

sous-entend que le système colonial perpétuait de père en fils, la condition de vie déplorable des indigènes.

« **Comme chaque soir, l'enfant ferme les yeux. Il n'y a plus assez d'enfance en lui pour faire confiance au jour qui vient.** » (p 164). Cela sous-entend que l'enfant a fini par perdre son innocence à force de côtoyer des adultes vivant dans un monde baigné de débilité.

A leur tête un chef qui « [...] **galope au devant [...] de cavaliers vêtus de blanc [...] Face à [...] d'autres cavaliers, [...], tout aussi combatifs. A leur tête, fière et droite sur son cheval, l'enfant distingue nettement une femme à la chevelure rousse** » (p 169). Ce passage sous-entend peut-être qu'il s'agit d'un symbole de la résistance autochtone en l'occurrence la Kahina.

## 2.1. Les connotations

Mieux, pour avilir les autochtones, les colons les traitent de « [...] **bons à rien, ces pouilleux! Des débris d'humanité, réfractaires à toute idée de progrès, [...]** » (p 52) : Des appellations à connotation péjorative. Malgré cela, ils sont utilisés dans des opérations d'assainissement et de défrichage pour planter des vignobles (p 51) afin de satisfaire les habitudes du colon. Cela sous-entend, que ce dernier n'a plus besoin de production des céréales ou de la pomme de terre, quitte à ce que le gros de la population à majorité indigène crève de faim.

Madame Lafrance se sent redevable d'un devoir d'humanité envers « **les races inférieures** ». (p 56), cela connote un état d'esprit hautain, car rien ne justifie ce classement des races, de-là, une question sous-entendue s'impose d'elle-même : au nom de quel critère incarnerait-elle la race supérieure ?

Si pour cette dernière, la fin justifie les moyens détestables utilisés pour asservir et avilir l'autre : « [...] **madame Lafrance n'a pas détourné les yeux quand à ses pieds ses hommes ont déposé des trophées sanglants [et ...] elle a donné l'absolution à ceux qui, [...] ne laissaient sur leur passage que cendres et ruines.** » (p57), alors cette supériorité ne serait pas celle des esprits éclairés mais plutôt celle de la jungle.

Célébration de la grande exposition coloniale en mai 1931, et les clichés reviennent « **Là, une négresse aux seins nus, souriant de toutes ses dents, porte un plateau débordant de bananes et d'ananas.** » (p 95), il s'agit là d'une fraternisation forcée,

achalandée sur les étalages afin de faire plaisir au monde dit civilisé. Cela connote un état d'esprit colonial de supériorité caricaturant l'autre, l'arriéré.

Aussi, quand l'auteure se réfère aux hommes et femmes qui ne veulent pas d'une France agressive et raciste, voire sanguinaire, en attestant qu'ils veulent montrer son aspect lumineux créé « **par les meilleures de ses lois et ses hommes les plus justes** ». (p 115) ; cela connote l'état d'esprit combatif qui les anime, parce que « [...] **des crimes odieux soient commis en son nom** » leur sont intolérables (p 115)

## 2.2. Les allusions

« **Ce sont des dizaines, des centaines de bateaux, mâts et cordages dressés contre le ciel [...]** » (p10) : l'auteure semble faire allusion au nombre important de bateaux dans une optique belliqueuse. De plus, cette force de frappe devait suivre les plans dressés par l'espion Vincent Yves Boutin<sup>55</sup>, un ingénieur de génie militaire qui sur ordre de Napoléon Bonaparte, avait recherché puis repéré l'endroit idéal devant permettre un débarquement à Alger. Napoléon 1<sup>er</sup> étant occupés par ses guerres en Europe, n'a pu réaliser son dessein. Ce n'est qu'en 1830, que les travaux de Boutin, ont été suivis à la lettre, ce qui a permis la prise d'Alger rapidement. En effet, ses plans recommandaient aux bateaux de « [...] **mouiller dans une petite baie, à quelques encablures. Là-bas, ils ne sont pas attendus.** » (p 17). Donc, cette baie de Sidi Fredj, à quelques kilomètres d'Alger, était la véritable cible. Aussi, le fameux « coup de chasse-mouches »<sup>56</sup>, allusion au Dey d'Alger utilisant cet outil pour frapper le consul français, avancé comme argument ayant poussé la France à envahir puis coloniser l'Algérie, n'est finalement qu'un prétexte.

Par ailleurs, la marche de madame Lafrance est « **impérieuse et impériale. Laissant derrière elle des nuages de cendre et de poussière, des odeurs de poudre et de fumée** ». (p21). Ici, il semble que l'auteure ait fait allusion à une colonisation qui avance sur le corps des victimes autochtones, car elle reste impassible face aux « **cris des hommes, des femmes enfermés dans les grottes enfumées** » (p22).

Pour marquer son autorité sur sa nouvelle acquisition, madame Lafrance a décidé de rebaptiser les rues avec des noms qui lui sont acceptables, à l'image de celles de Tyr, des Pyramides, du Sphinx, de la Mer Rouge, d'Alexandrie, de Cléopâtre, de Thèbes et même des

---

<sup>55</sup> [http://data.bnf.fr/13518008/vincent-yves\\_boutin/](http://data.bnf.fr/13518008/vincent-yves_boutin/) site visité le 27/03/2017

<sup>56</sup> Voir l'article de l'expédition d'Alger sur Microsoft Encarta 2009.

Barbares (p 38). L'allusion à ces derniers pour qualifier éventuellement les précédents propriétaires, qu'elle vient dresser.

En classe, la maîtresse a du mal à prononcer certains noms de ses élèves (p44) : allusion à son appartenance à une société étrangère. Avant de recopier la leçon d'instruction civique (p44), les élèves se doivent de répéter la phrase « **J'aime mon pays la France.** »(p 43) Cependant, l'enfant n'arrive pas à prononcer cette phrase correctement, selon les normes de prononciation de sa maîtresse. (p 45) En effet, dans sa langue maternelle, l'enfant arrive à prononcer, comme ses camarades « **França** » (p 47) pour indiquer la France, mais n'arrive pas à le dire en classe car celle-ci « [...] **est interdite en ces lieux.** » (p 47) Or, malgré cette contrainte, l'enfant finit, par dire clairement, « **J'aime mon pays.** » (p 48), sans aucune autre forme de précision : allusion peut-être à son terroir. Car un pays « **El Djazair** » (p 18) qui renferme « **les médinas, les douars, les oueds et les djebels** » (p43) ne peut être que différent de la France, caractérisée par : « [...] **Ses plaines et ses montagnes. Ses fleuves et ses rivières. Ses villes et ses villages [...]** » (p 43)

Le colon considère qu'avant sa venue, la terre était délaissée par l'Arabe, qui n'assurait même pas la nourriture de ses bêtes. Ces derniers n'utilisant qu'un matériel dépassé, à savoir un bourricot tirant une simple charrue, car « [...]ils se **suffisaient de quelques herbages misérables...et [laissaient mourir, faute de nourriture] les moutons et les chèvres...** » (p 50). Cela contredit, la réalité perçue par les soldats à l'aube de la colonisation, à savoir des jardins luxuriants et des vergers à perte de vue (p 17) : par cette contradiction, l'auteure semble faire allusion à la mauvaise foi des agresseurs.

L'enfant ne pleure pas quand son père, résigné, enterre ses frères et sœurs, morts de faim (p 59). Ici, l'écrivaine semble faire allusion à l'esprit pro-actif de l'enfant qui essaie de réagir face à sa situation, au mektoub alors qu' : « **Autour de lui, les adultes se contentaient de dire en soupirant, Mektoub, c'était écrit.** »(p59) Ici, insinuation est faite à l'endroit des adultes, de son village, son géniteur en tête, qui sont, des êtres passifs, face aux fléaux sociaux et autres calamités naturelles : les vagues de criquets, ont ravagé les terres et les récoltes (p 60), alors que « [...]l'enfant a **tapé de toutes ses forces sur un tam-tam, allumé des feux, agité des lambeaux de tissu rouge pour éloigner les insectes dévastateurs, mais pas un instant il n'a désespéré, pas un instant il n'a pleuré.**»(p60) Apparemment ici, allusion est faite à l'enfant qui incarnerait une partie du peuple vaillant qui essaie de lutter avec les moyens dont il dispose, alors que l'autre semble résignée et ne fait, qu' «  **invoquer Dieu et implorer Sa**

**clémence et Son assistance,[...]**» (p 60) puis accepte avec un esprit défaitiste son sort, et se réfugie dans le « **Mektoub, c'était écrit** » (p60).

« **La mode de France** » (p 71) : allusion est faite au niveau de vie des colons français, avec les magasins aux vitrines étincelantes où est exposé le « **Bon chic parisien** » (p 71). Le colon utilise des services de table en porcelaine, des appareils ménagers modernes. Il a son église où chaque dimanche la messe y est célébrée. C'est une journée de fête, où la musique bat son plein, ce qui permet aux colons de passer des moments agréables. Ces derniers vivent dans des maisons cossues à grands balcons dotés d'une belle ferronnerie quand les indigènes vivent dans des gourbis (p 74). L'enfant regarde ce magnifique décor en le traversant pour aller à l'école, mais tout « [...] **ce qu'il voit lui est étranger** » (p 73). D'abord, les colons mangent sur une table avec des chaises, « **leurs assiettes contiennent des mets prohibés [...] Ils boivent du vin. Ils ne prient pas Dieu de la même façon ni dans les mêmes lieux ni dans la même langue. On dit même qu'ils ne seraient pas circoncis** » (p 73). Aussi, leurs femmes sont différentes des femmes arabes et dans les habits et dans les manières, les Français dorment dans des lits alors que les Arabes sur des nattes (p 74). Et puis la maîtresse qui est gênée de voir les élèves en haillons (p 75). L'enfant ne peut pas aller tous les jours à l'école, car il y a les travaux des champs, et n'a pas la force d'affronter le froid et la faim (p 75).

« **À peine madame Lafrance prononce-t-elle ces mots que sous ses yeux se déroulent des paysages ocre et ourlés de ciels flamboyants, [...et] des femmes offertes, mystérieuses et lascives[...]** » (p 81). Certes, il ya l'attraction pour les beaux paysages mais surtout l'intérêt irrésistible pour les femmes indigènes et mystérieuses. Elles « [...] **sont au centre de bien des fantasmes** » (p 82). Ici, il est fait allusion aux charmes des femmes autochtones. Cela devrait arranger les affaires de madame Lafrance, soucieuse du repos de ses guerriers. Ces derniers, sont à la recherche de sensualité qui est décuplée du fait qu'elles leur sont « **interdites** » (p 82). Elles le sont d'abord, parce qu'elles ne partagent pas, certainement, la même religion, et surtout qu'elles sont « **jalousement gardées, soustraites à tout regard étranger?** » (p 82).

Enfin, madame Lafrance ne restera pas les mains vides, car ses soldats auront droits aux « **chambres closes** », où activent, certaines femmes indigènes qui finiront par avoir « **le corps rompu, la bouche lasse et le regard éteint** ». Allusion à un état d'âme de ses femmes ayant subi les pires humiliations et sévices, contraintes par la faim et « **la misère** » (p84) qu'elles sont de faire commerce de leur corps et lever, ainsi, le voile sur le mystère tant espéré par l'envahisseur.

« ... **Ce qui s'est passé ces dernières semaines dans le Constantinois... Comment accepter les massacres sauvages et la répression tout aussi sauvage qui ont enténébré les fêtes de la Victoire ?** » (pp 102-103) L'allusion dite concerne les massacres du nord constantinois, du « **huit mai mille neuf cent quarante-cinq** » (p 107) : les algériens estimaient qu'ils étaient en droit de réclamer l'indépendance, au même titre d'ailleurs, que les français qui célébraient la libération du nazisme.

Dans le passage suivant, il est question des « [...] **hommes et femmes, [qui] luttent pour rendre la lumière à la lumière de ce pays et refusent d'ensevelir leurs certitudes sous des monceaux de mensonges.** » (p 113), métaphore indiquant la détermination de quelques enfants de madame Lafrance à résister face à la dictature maternelle car ils n'ont pas la mémoire courte : Elle n'a dû son salut que grâce à « [...] **des hommes dressés contre l'intolérable [...]** » (p 114). Allusion est faite à la bravoure des hommes et femmes qui se sont sacrifiés en luttant contre l'envahisseur nazi, pour qu'elle vive en paix.

« **Ce soir, l'enfant écrasé de fatigue s'endort,[...] rêvant d'une] lumière de printemps qui se dépose sur les champs criblés de milliers de fleurs enfouies dans les herbes hautes et mouvantes.** » (p 117), allusion annonçant peut-être un drame, car d'habitude ce sont les êtres humains, valorisés par les fleurs, qui peuvent être criblés de balles par d'autres êtres humains, qualifiés d'herbes hautes et mouvantes. Ici, l'auteure parle de deux variétés de végétation, par inférence, nous déduisons qu'il s'agit de bourreaux et de victimes de la même espèce ou ethnie.

« **C'est là qu'ils vont vivre désormais. Là où les jours et les nuits se confondent. Là où nul ne peut entendre la rumeur des saisons.** » (p138) Allusion faite à la condition de vie déplorable à laquelle sont soumis les indigènes.

« **Elle n'aime pas ce mot [internement]. Un mot chargé d'une histoire encore très proche, encore à vif.** » (p 138). Elle, c'est de Madame Lafrance qu'il s'agit, qui n'aime pas ce mot « internement ». Un mot chargé d'une histoire encore récente : allusion plausible aux camps d'extermination des juifs et des tziganes par les nazis. Elle leur préfère un vocable plus humain, à savoir centre (p 138).

« [...], **afin d'empêcher toute prolifération des idées subversives.** » (p 140) : allusion probable au Vietnam, les ratissages se multiplient et sont dénommés, des pierres précieuses, à l'image d'opérations d'Émeraude, Rubis, Topaze, Turquoise et Saphir.

Enfin, Madame Lafrance reconstruira ces camps « **quelques années plus tard. Ailleurs. Sur ses terres. Pour ceux d'entre les indigènes qui, pendant la guerre, ont choisi son camp. Ceux qui l'ont servie et défendue.** » (p 142) : passage allusif à ceux qui parmi les autochtones auront choisi le camp de l'envahisseur, n'échapperont pas au même traitement, une fois en France, après l'indépendance de l'Algérie.

Aussi, elles doivent être « **Oubliées, les folles journées de la fraternisation factice!** » (p 155) allusion faite aux colons qui espéraient unir les arabes et les français sous l'égide de madame Lafrance, tout en gardant intact leurs privilèges.

« **Ils ont les yeux fixés sur la ville blanche qui s'éloigne et disparaît peu à peu.** » (p 164) : allusion est faite à la ville d'Alger, que les pieds noirs et autre harkis ne reverront peut être plus, à compter du moment où « [...] **les bateaux ne sont plus que de grandes ombres piquées d'une multitude de lumières clignotantes,**[...] » (p 164).

Et puis, au loin « [...] **On dirait une muraille, une enceinte fortifiée, hérissée d'innombrables piques. Ou peut-être une improbable forêt de pins surgie des profondeurs marines.** » (pp 171-172) et « **Ce sont des bateaux. Une formidable escadre. En attente.** » (p 172) : allusion et prélude à l'invasion puis la colonisation de l'Algérie. L'enfant parvient à la même citation déjà évoquée dans la page 9, il aura, ainsi, revisité l'Histoire de l'Algérie depuis l'Antiquité jusqu'à la colonisation française.

### 2.3. Les insinuations

Les arabes ne sont pas sales, car ils font leurs ablutions cinq fois par jours, pas seulement le matin. Cette insinuation viserait les français (p 78).

Ces bombes sont de type « **napalm** » (p 110) : une bombe incendiaire. Son utilisation insinue que la colère de madame Lafrance a atteint son paroxysme, et elle entend ne pas lésiner sur les moyens pour administrer une belle leçon à tous ceux qui tentent de se rebeller contre elle. Comme autrefois, au début de la colonisation, les indigènes vont chercher à trouver refuge « [...] **dans l'illusoire protection des grottes et des abris, l'attente du jour dont on ne sait s'il renâtra parmi les cendres.** » (p 110).

« **Ils recouvriront les morts d'un linceul de silence.** » (p 121), cette phrase insinue que c'est un évènement mis sous silence. Aussi, les commanditaires invoqueront la cause

nationale, ils diront qu'ils « **ont supprimé les traitres** » car il ne saurait y avoir qu' « **un seul parti. Un seul combat. Un seul peuple uni derrière un seul chef** » (p 121)

#### 2.4. Les inférences

« **A leurs tirs isolés, la riposte [... par] des tirs d'obus de canon ont déchiqueté la roche[...]** » (p33) où s'abritaient les résistants. Cela infère un écart disproportionné des forces en présence, qui ne laisse aucune chance à ceux qui tentent vainement de résister : la technologie guerrière de madame Lafrance n'a pas fait de détail face à une armée mal préparée et sous équipée.

La citation suivante trahie les véritables intentions des enfants de madame Lafrance : « **[...]Nous seuls avons su [...] prendre possession d'une terre, la travailler [...] jusqu'à ce qu'elle nous comble de ses richesses[...]** » (p 55). Ici, l'inférence se déduit : la richesse produite ne sera qu'au profit d'une minorité.

#### 2.5. Les noms propres

Comme nous l'avons dit dans la partie théorique, l'auteure n'a pas choisi les noms patronymiques fortuitement. En effet, les dénominations comme madame Lafrance, Mohamed Ould Flen, ou Si Laloi, ont des significations précises.

Sidi Fredj (p 13) : endroit où repose le saint patron du même nom auquel les indigènes vont implorer aide et protection. Mesure qui se révélera sans succès face à une machine de guerre bien rodée prête à déferler sur eux.

Madame Lafrance préfère se promener sur les plages. « **Là, dans l'odeur des pins et des bruyères, elle peut donner libre cours à son désir de communier avec cette terre si durement conquise** » (p 41). Sur le littoral, la lumière est incomparable, les corps sont à demi nu, madame Lafrance se sent chez elle. Ici, la personnification de la France comme une femme soucieuse du bien-être des colons au détriment des autochtones.

Enrôlement forcé des indigènes via le caïd si Mohamed Ould Flen serviteur zélé de madame Lafrance, et là aussi l'enfant n'a pas pleuré, comme, lorsqu'il voit son père partir pour défendre, au prix de sa vie, l'intégrité de Madame Lafrance, l'enfant n'a pas versé une larme (p63). La perte de ce père symboliserait le sacrifice de ses congénères morts pour défendre l'honneur de la métropole, cette mort cruelle à un point tel que « **[...]l'enfant et sa mère sont**

**restés debout un long moment sans comprendre[...]»(p64).** Et puis l'enfant se questionne : « **Qui est responsable de ces malheurs ?** »(p64) **Qu'ont-ils bien pu faire pour qu'on s'acharne ainsi sur eux?**(p65) Mais, il ne pose plus ces questions, car, il ne veut plus entendre le mot mektoub, synonyme de défaitisme.(p65)

Jadis, les hommes de la tribu étaient considérés et respectés comme des sages pour traiter les affaires de la cité. Cependant, madame Lafrance a désigné à leur place un représentant nommé Si Laloi, que l'enfant n'arrive pas à cerner. « **Qui est-il ?** » (p 87) se demande le petit. Il paraît que c'est le garant des intérêts supérieurs de la métropole et de ses sujets colonisateurs, il « **décide, ordonne, arrête, tranche, interdit, juge, et rapporte, rend compte à ses maîtres.**» (p 86),

Aussi, lorsque l'enfant a assisté à la déportation d'un rebelle enchaîné, au bagne de Cayenne, et il a finalement, compris que Si Laloi n'était pas un homme particulier, mais tous ces hommes à la fois. C'est le représentant de la France, de madame Lafrance incarnée par le buste de marianne<sup>57</sup>, symbole de liberté, pour les français.

Ou encore lorsque Mr Si Laloi oblige les indigènes à montrer patte blanche en leur imposant « [...]un **permis de voyage pour quitter le douar** » (p 89), il leur a interdit de partir en pèlerinage pour honorer un saint, ou d'organiser des attroupements, au-delà de vingt-cinq invités (p90). Implicitement, il s'agit là d'une entreprise cachée mais, apparemment, délibérée, afin d'atomiser la tribu, pour tuer toute intention de résistance dans l'œuf. En effet, si par malheur, l'idée de rébellion, contre ces privations, effleure l'esprit des indigènes, la répression de Si Laloi sera si violente et disproportionnée, qu'ils n'auront d'autres choix que de « **faire soumission et s'acquitter d'un tribut démesuré** ». (p 90) Cet adjectif « démesuré » sous-entend, que madame Lafrance exigera de l'insoumis toujours plus qu'il ne pourrait offrir, afin de le mater définitivement.

---

<sup>57</sup> Pourquoi le prénom de Marianne ? Deux hypothèses coexistent. Ce prénom proviendrait de la contraction de Marie et d'Anne, prénoms populaires au XVIII<sup>e</sup> siècle en France, et renverrait à l'œuvre de Tristan l'Hermitte, *Marianne* (1636), dans laquelle l'héroïne — une princesse juive antique apparentée à la Liberté — est persécutée par le tyran Hérode. Donc, cela symbolise la liberté. (Lu sur Microsoft Encarta version 2009).

## 2.6. Les signes typographiques

Il s'agit surtout des signes suivants :

### 2.6.1. Les points de suspension

Ces signes sont utilisés souvent pour exprimer des réflexions inachevées que le lecteur devra deviner, c'est le cas dans les exemples suivants :

Les femmes pourront être approchées, la misère aidant, en tant que « **fatmas** » (p 83), qui seront chargées du travail domestique des colons. Affectées aux tâches ménagères les plus dures, elles y excelleront, « **malgré leurs habitudes de vie différentes, si différentes...** » (p 83). En effet, les points de suspension semblent suggérer qu'elles sont différentes des françaises, en tout point de vue, comme l'habillement ou les manières, surtout, qu'elles n'ont ni reçu la même éducation, ni fréquenté le même monde.

Et, lorsque l'auteure fait une description détaillée d'une pièce cossue abritant l'entrevue entre deux personnalités importantes, dont l'une est Alexis de Tocqueville, l'illustre académicien (p 24) français se remémorant les propos de son ami le colonel de Montagnac concernant les méthodes radicales à adopter pour occuper la nouvelle contrée : « **Il faut anéantir tout ce qui ne rampera pas à nos pieds comme des chiens... Toutes les populations qui n'acceptent pas nos conditions doivent être rasées, tout doit être pris, saccagé...** ». (p25)

Les villes arabes sont décrites comme ayant «[...]des **rues étroites, sales, obscures, enchevêtrées, rampantes et bordées de maisons aux façades aveugles**[...]»(p 69) qui n'ont aucune espèce de mesure avec des «...**avenues, des boulevards majestueux, larges et rectilignes, des rues bordées de platanes et d'acacias, à l'alignement parfait.**»(p 69). Là, les points de suspension dégageraient une observation implicite : il y a deux poids et deux mesures : où est passé la devise : liberté, égalité et fraternité, c'est devenu apparemment un slogan creux.

### 2.6.2. Les guillemets

Nous retrouvons les guillemets dans les cas repris ci-après, à titre d'exemple : «**Africa Nova**» (p 16), par référence à l'appellation romaine. Aussi, lorsque les envahisseurs ont en mémoire, les paroles prononcées juste avant leur départ par le commandant en chef de l'expédition, le comte de Bourmont : «**Les nations civilisées des deux mondes ont les yeux fixés sur vous! La cause de la France est celle de l'humanité !**» (p 18)

Malgré la réprobation de deux députés français dont le premier s'interrogeait sur cette manière de pensée: « **Qu'est-ce que cette civilisation qu'on veut imposer à coups de canons ?**» (p57) et celle du second qui qualifia l'entreprise coloniale d'«**école de meurtres ouverte en notre nom !**» (p57)

Et enfin, lorsqu'Alexis de Tocqueville incarne l'esprit contradictoire de la mission civilisatrice de la France, car il était son soutien le plus fidèle aux tout débuts de l'aventure. Il estimait que «**la conservation des colonies est nécessaire à la force et à la grandeur de la France** » (p57) mais finit par admettre que «**Nous avons rendu la société arabe beaucoup plus misérable, plus désordonnée, plus ignorante et plus barbare qu'elle n'était avant de nous connaître.** » (p57)

### 2.7. L'ironie

Mais qui est ce Si Laloi ? L'enfant ne le sait pas. C'est peut-être le percepteur des impôts qui impose des redevances sans commune mesure avec les revenus des indigènes, ce qui les poussent à vendre leur terre morceau par morceau (p 91). Si Laloi, c'est peut-être aussi, celui qui les oblige à

**contribuer à l'effort de construction et de progrès voulu par madame Lafrance en allant poser des rails, casser des pierres pour les remblais des routes, creuser des fondations, transporter les matériaux et servir de maçons pour édifier des bâtiments dans le village des Roumis.**(p 91)

D'où une émigration économique forcée. Il pourrait être un militaire de haut rang qui promet de « **les couvrir de bienfaits. À condition bien sûr qu'ils se soumettent à ses lois** » (p 92). Ironie de l'histoire : les indigènes ont subi les lois coloniales, mais, attendent toujours les « bienfaits » et leurs droits.

Les survivants du carnage sont « **Hébétés, hagards, mais vivants[...]** Ils rapporteront ce qui pour beaucoup ne sera qu'un point de détail de l'histoire » Il est vrai que le témoignage des faibles ne sera qu'un détail qui, le cas échéant, serait renié par l'envahisseur. Les soldats français « **raconteront tous les instants de cette formidable victoire, sur des adversaires en partie désarmés.** » (p34). Situation tragique mais ironique en même temps, car c'est un comble que de se réjouir d'avoir vaincu un ennemi désarmé !

## 2.8. Les Métaphores

C'est le cas lorsque, l'enfant regarde « **d'étranges silhouettes sombres [qui] se profilent au loin** ». (p 9). Mais l'enfant rêve-t-il?, en se rapprochant, il reste concentré car il ne voit pas les chèvres ni entend le muezzin (p 10). Là, il réalise qu'il ne rêve pas : la mer est noire de bateaux prêts à l'abordage : « **on dirait une muraille, une enceinte fortifiée, hérissée d'innombrables piques** » ou « **une improbable forêt de pins surgie des profondeurs marine** » (p9).

« **Elle avance, madame Lafrance** » (p20) : personnification de la France, qui impose le respect, car « **Tout autour d'elle, on s'écarte. On s'incline. On fait la révérence.** » (p20)

« **Le ciel pâle et gris, comme vidé de sa substance, [...] des monts qui s'avancent très loin dans les eaux et semblent obturer l'horizon.** » (p 101) : des métaphores qui symbolisent, peut-être une situation qui semble difficile, puisque le ciel manque d'éclat et l'horizon paraît obturé par des montagnes, qui pourraient être des difficultés paraissant insurmontables.

Il s'agit d'enfants vêtus en haillons, qui se disputent aux chiens le reste des poubelles. Cette situation de pauvreté se retrouve dans les écoles, où, ils « **s'évanouissaient de faim** » (p 102).

Madame Lafrance ne peut plus cacher la vérité. Elle ne peut plus mentir sur la différence de la ration journalière de pain attribuée au Français et à l'Arabe.

Enfin, « **[...] mesurer l'amplitude de ce séisme meurtrier...** » (p 107). Cette métaphore, concernant les événements du huit mai 1945, laisse entendre que la région a subi un véritable tremblement de terre, dont les conséquences des secousses ne seront connues que bien plus tard :

« **Ce serait une langue de feu déversée par des oiseaux d'acier.** » (p 109), métaphore indiquant que des engins en forme d'oiseau, en l'occurrence des chasseurs bombardiers, lâchant leurs provisions létales : des bombes déversées sur « [...] **des hommes, des femmes, des enfants éperdus, fuyant la vague brûlante et mortelle.** » (p 109)

## **2.9. La comparaison**

« **De fatigue accablé, l'enfant se laisse couler dans le sommeil brusquement, comme une pierre qui tombe au fond d'un puits** » (p 36), cette comparaison, suggère que l'enfant voulait ne pas croire à ce qui lui arrivait, il voulait se noyer dans un sommeil profond à la vitesse d'une pierre qui chute, sous l'effet de la force gravitationnelle.

Cependant, il existe des endroits où elle évite de s'y promener, comme la vieille ville avec « **ses maisons agrégées, accolées les unes aux autres, comme un troupeau de chèvres à l'assaut de la colline.** » (p 37), cette comparaison indique un territoire composé d'habitations agglutinées. Cette attitude officielle de madame Lafrance tranche avec l'opinion des soldats, au début de la conquête, qui regardaient émerveillés, la ville peuplée de « [...] **jardins encore inviolés et de vergers étagés à perte de vue** » (p 17).

La comparaison suivante : « **Dehors, comme lestée de plomb, la nuit n'avait pas encore cédé sa place au jour.** » (p 134) précise le moment de leur arrivée : la fin de la nuit et juste avant l'aurore.

## Conclusion

Dans notre analyse, nous avons essayé de voir comment Maïssa Bey a essayé de mettre en lumière les silences implicites de l'Histoire de son pays, afin d'en narrer une période particulièrement tourmentée. Dans une narration forte, l'auteure met en scène sa révolte discursive contre les violences du colonialisme.

En effet, l'auteure a abordé un sujet sensible et sérieux en usant, d'un style poétique, en ayant recours entre autre aux blancs et retours de ligne, en utilisant une arme imparable : l'implicite ; probablement, afin de se parer d'une double protection : se protéger en tant que femme, dans une société patriarcale, et en tant qu'écrivaine, victime potentielle du discours radical théologique.

Le travail de cette auteure représente une forme d'écriture du témoignage qui attribue un visage à la douleur personnelle souvent implicite et au courage des victimes inconnues, afin que ces dernières ne soient pas oubliées, qu'elles puissent revivre de nouveau pour témoigner contre leur bourreau colonial.

Pour restituer, à travers sa fiction, la vérité historique, l'écrivaine utilise souvent l'implicite et ses différentes formes, à l'image de l'ironie, de la métaphore, de la comparaison, ou de l'allégorie, puisque la romancière utilise le personnage madame Lafrance avec un caractère aux traits négatifs, de tyrannie et d'arrogance, pour personnifier la France coloniale.

Face à ce personnage, Maïssa Bey a créé un autre personnage mystérieux, l'enfant, qui symbolise la mémoire d'un peuple dont il sera la sentinelle, puisqu'il revisitera, et le lecteur avec lui, les cent trente deux années de colonisation.

Le décodage des messages sous-entendus de Madame Lafrance et de l'enfant nous a aidé à mieux comprendre des situations difficiles à dire ou à expliciter. Le roman peut être décrit comme une dénonciation de la colonisation, thème central de l'ouvrage.

Sur la base d'une orientation spatio-temporelle précise et exacte, le roman *Pierre Sang Papier ou Cendre*, objet de notre corpus, est raconté par une voix non identifiée, qui reste implicite. Peut-être c'est celle de l'auteure. Mais s'agissant d'une fiction, nous pouvons dire qu'elle est racontée par une voix omnisciente, qui sait tout.

Cette auteure utilise l'Histoire comme la principale composante de son écriture de ce roman. Dans ce dernier, la fiction est au service de l'Histoire. En effet, cette œuvre reprend

des dates véridiques et des personnages ayant réellement vécu, dans une tentative implicite de réveiller les consciences à travers les vérités historiques.

Elle raconte passionnément, cette Histoire de son pays, elle fille de martyr. Cela sous-entendrait que son écrit est un devoir de mémoire non seulement pour sa patrie, mais aussi envers son père, en dénonçant la négation de ce que fût la réalité coloniale en Algérie, voire l'absolution prônée par certains politiciens français à l'endroit des criminels de cette période. Avec une langue poétique et simple, un style concis et clair, l'auteure attire le lecteur dans sa fiction pour porter à sa connaissance cette douloureuse période.

Nous avons vu l'effet de la colonisation sur l'individu indigène, à travers le regard de l'enfant, et non sur la masse, qui est plutôt privilégiée par le discours et l'Histoire officiels. Ces derniers ne s'intéressent en général, qu'à l'aspect stratégique et militaire ou à l'impact global sur la société, en général. Rares sont les romans qui se sont intéressés aux individus victimes des guerres, en particulier, les plus faibles d'entre eux, les femmes et les enfants, d'une manière aussi fine et détaillée, comme l'a si bien réalisé Maïssa Bey. Cette dernière pouvait décrire les réalités d'une manière détournée et implicite, de par sa qualité d'écriture poétique, usant de métaphores à profusion, afin de démonter le discours raciste, qui persiste jusqu'à aujourd'hui.

A travers ce modeste travail, nous avons revu que les vellétés de la France, en Algérie remontent à Napoléon 1<sup>er</sup>, à travers son espion Boutin ; le coup de l'éventail ou du chasse-mouches n'étant finalement qu'un prétexte.

Sachant que « **l'Algérie est irascible...car ce pays n'est pas encore venu au monde...trop de pères...** » (p 107), inférant une question sous-entendue : comment une société qui a subi des invasions continues depuis la nuit des temps (citées dans l'ordre, dans le vingt cinquième et dernier épisode du roman : les Romains, les Vandales, les Arabes, suivi des Turcs, et enfin les Français avec leurs lots de violences barbares), peut-elle recouvrir sa virginité, à l'image de l'enfant, qui est choqué (il ne pleure jamais), peut-il recouvrir son innocence ?

Cette problématique se pose à l'enfant dès la page 33 du roman : « **peut-être ne gardera-t-il en mémoire que le souvenir d'un cauchemar si terrifiant qu'il ne pourra pas le distinguer d'autres rêves passés et à venir, emplis du même bruit et de la même fureur** » (p 33)

La solution apparaît implicitement dans le passage suivant :

**Il sait surtout que pour détiſſer ſon hiſtoire, la ſienne propre et celle de ſon peuple, il doit déchiffrer ceſ ſignes noirs qui reſſemblent aux tatouages que portent leſ femmeſ de ſa tribu ſur le front, le menton et le doſ deſ mainſ, ſigneſ tracéſ à l'encre de la ſoumiſſion et de la poſſeſſion, ſigneſ myſtérieuſ et pourtant chargéſ de ſenſ, et qui, ſ'ilſ ſont déchiffréſ à l'aune de la vérité, finiront par ſ'effacer, par diſparaître, [...] (pp 172 - 173).**

Cette vérité que l'auteure tentera d'approcher, à travers leſ faitſ relatéſ dans ſon roman, qui préſuppoſerait la liberté chère à Paul Eluard, afin de bâtir un avenir meilleur, pour la jeune et volontaire nation Algérienne, à l'image de l'enfant.

## Références bibliographiques :

### Corpus d'analyse :

Bey, M. (2011) *Pierre Sang Papier ou Cendre*. Paris : Aube.

### Du même auteure :

Bey, M. (1996) *Au commencement était la mer*. Paris : Aube.

Bey, M. (1998) *Nouvelles d'Algérie*. Paris : Grasset.

Bey, M. (2001) *Cette fille-là*. Paris : Aube.

Bey, M. (2002) *Entendez-vous dans les montagnes*. Paris : Aube.

Bey, M. (2004) *Sous le jasmin, la nuit*. Paris : Aube.

Bey, M. (2005) *Surtout ne te retourne pas*. Paris : Aube.

Bey, M. (2009) *L'une et l'autre*. Paris : Aube.

Bey, M. (2010) *Puisque mon cœur est mort*. Paris : Aube.

Bey, M. (2015) *Hizya*. Paris : Aube.

### Ouvrages cités:

Adam, J-M. et Goldenstein, J-P. (1976) *Linguistique et discours littéraire : théorie et pratique des textes*. Paris : Larousse.

Arkoun, M. (2005) *Humanisme et islam. Combats et propositions*. Paris : Vrin.

Bachi, S. (2003) *La Kahéna*. Paris : Gallimard.

Barthes, R. (1970) *S/Z*. Paris : Seuil.

Bonn, C. (1985) *Le Roman algérien de langue française. Vers une communication littéraire décolonisée*. Paris: Harmattan.

Chikhi, B. (1997) *Littérature algérienne : désir d'histoire et d'esthétique*. Paris : Harmattan.

Derrida, J. (2003) *Voyous*. Paris : Galilée.

- Djaout, T. (1991) *Les Vigiles*. Paris : Seuil.
- Ducrot, O. (1972) *Dire et ne pas dire : principes de sémantique linguistique*. Paris : Hermann.
- Fromilhague, C. (2007) *Les figures de style*. Paris : A. Colin.
- Ghezali, S. (1999) *Les Amants de Shahrazade*. Paris : Aube.
- Hamon, P. (1984) *Texte et idéologie*. Paris : PUF.
- Kerbrat-Orechioni, C. (1980) *L'ironie comme trope*. Paris : Seuil.
- Kerbrat-Orechioni, C. (1986) *L'implicite*. Paris: A. Colin.
- Maingueneau, D. (1996) *Les termes clés de l'analyse du discours*. Paris : Seuil.
- Maingueneau, D. (2001) *Pragmatique pour le discours littéraire*. Paris : Nathan.
- Mokeddem, M. (1999) *N'zid*. Paris : Seuil.
- Moussaoui, A. (2006) *De la violence en Algérie*. Alger : Barzakh.
- Oudin-Bastide, C. (2015) *Calcul et Morale. Coûts de l'esclavage et valeurs de l'émancipation*. Paris : Albin Michel.
- Paillet-Guth, A-M. (1998) *Ironie et paradoxe : le discours amoureux romanesque*. Paris : H. Champion.
- Rey Debove, J. et Rey, A. (2006) *Le nouveau petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris : Le Robert.
- Saadi, N. (2005) *La Nuit des origines*. Paris : Aube.
- Stora, B. (2001) *La Guerre invisible. Algérie, années 90*. Paris : Presses de SciencesPo.
- Stora, B. (2008) *La Guerre sans fin*. Paris : Stock.
- Yelles, M. (2004) *Les fantômes de l'Identité*. Alger : Anep.

### **Sources électroniques :**

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Loi portant reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés](https://fr.wikipedia.org/wiki/Loi_portant_reconnaissance_de_la_Nation_et_contribution_nationale_en_faveur_des_Français_rapatriés), consulté le 25/01/2017.

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Discours de Dakar](http://fr.wikipedia.org/wiki/Discours_de_Dakar), consultés le 25/01/2017.

Paul Eluard *Liberté*, poème de - poetica.fr, consulté le 30/11/2016.

<http://www.jdlf.com/lesfables/livre/louloupetlagneau> vu le 27/03/2017

[http://data.bnf.fr/13518008/vincent-yves\\_boutin/](http://data.bnf.fr/13518008/vincent-yves_boutin/) site visité le 27/03/2017

<http://www.laviedesidees.fr/Comment-faire-l-histoire-de-l-Algerie-independante.html>, site visité le 27/03/2017

**Encyclopédie numérique :**

Microsoft Encarta 2009.

**Article de journal :**

Rahal, M., 1962 continue à faire barrage au savoir historien, *El Watan* du 14 décembre 2012.

**Article de revue :**

Bonn, C. (1998) Le retour du référent, *Algérie Littérature/Action*, n°7-8, pp. 201-204.

## TABLE DES MATIERES

Note de lecture.....	p 3
Introduction.....	p 4
Chapitre 1.....	p 7
1. L'Histoire d'Algérie vue par la littérature francophone à l'aube du 21 <sup>ème</sup> siècle.....	p 9
2. Présentation de l'œuvre <i>Pierre, Sang, Papier Ou Cendre</i> et de son contexte de production.....	p 14
3. Les écrivains algériens et l'implicite.....	p 15
4. L'implicite à travers le paratexte.....	p 18
4.1. La première de couverture.....	p 19
4.2. L'incipit.....	p 19
4.3. Le titre.....	p 20
4.4. Dédicace.....	p 20
4.5. Epigraphes.....	p 20
4.6. Quatrième de couverture.....	p 21
Chapitre 2.....	p 22
1. Les présupposés.....	p 24
2. Les sous-entendus.....	p 25
2.1. Les connotations.....	p 27
2.2. Les allusions.....	p 28
2.3. Les insinuations.....	p 28
2.4. Les inférences.....	p 29
2.5. Les noms propres.....	p 29
2.6. Les signes typographiques.....	p 30
2.7. L'ironie.....	p 32
Chapitre 3.....	p 35
1. Les présupposés.....	p 39
2. Les sous-entendus.....	p 41
2.1. Les connotations.....	p 43

2.2.	Les allusions.....	p 44
2.3.	Les insinuations.....	p 48
2.4.	Les inférences.....	p 49
2.5.	Les noms propres.....	p 49
2.6.	Les signes typographiques.....	p 51
2.6.1.	Les points de suspension.....	p 51
2.6.2.	Les guillemets.....	p 52
2.7.	L'ironie.....	p 52
2.8.	Les Métaphores.....	p 53
2.9.	La comparaison.....	p 54
	Conclusion.....	p 55
	Références bibliographiques.....	p 58